

LES DERNIERS ADIEUX

A

BONAPARTE.

LES DEVIERS ADIEUX

SON PARTIE

6

LES DERNIERS ADIEUX

CD 9.04.10

A

BONAPARTE.

*Ut imperium evertant, libertatem praeferunt,
cum perverterunt ipsam, aggrediuntur.*

Pour renverser le gouvernement, ils prennent pour prétexte la liberté; et quand le gouvernement est renversé, ils oppriment eux mêmes cette liberté dont ils se disoient les défenseurs. (TACITE)

1231

A R O U E N ,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

LES DÉFINITIONS GÉNÉRALES

A

NON APARTE.

Il faut remarquer que les définitions
sont données dans un ordre qui n'est
pas celui de leur importance, et que
l'on a voulu par là faire voir que
les définitions les plus générales
sont les premières.

A R O U S

LES DÉFINITIONS GÉNÉRALES

D E L' E S P R I T

D E

C E T O U V R A G E .

Si j'avois accès auprès de Bonaparte, je me serois dispensé de donner cet ouvrage au public; j'aurois dit moi même au grand Consul, les vérités qu'il renferme, et je suis persuadé qu'il n'auroit pas été sourd au langage d'un homme profondément pénétré de l'amour de son pays. Mais toutes les avenues du Palais paroissent fermées à la raison; les ministres et les courtisans ne semblent occupés qu'à intercepter la lumière qui pourroit éclairer l'autorité, et Bonaparte éprouve déjà la fatale destinée des princes

que le sort a condamnés à n'avoir que des flatteurs et jamais de véritables amis.

Pour arriver jusqu'à lui , je prends le parti de la publicité. La presse , que Bonaparte a si cruellement enchainée , brave aujourd'hui tous les périls dont il l'environne , pour l'avertir des malheurs qu'il prépare à la France et qu'il se prépare à lui même. C'est un ami sévère , dont la disgrâce n'a point ralenti l'amitié , et qui se venge des insultes qu'on lui fait , en donnant de salutaires avis à ceux mêmes qui l'outragent. Puisse-t-elle rassembler assez de lumière autour des Français , pour leur montrer les précipices ouverts sous leurs pas , et faire parvenir quelques rayons jusques dans la chambre obscure du gouvernement , afin de lui retracer les objets dont il semble redouter l'image.

Ce n'est point le vain amour-propre qui me fait prendre la plume ; tout le monde sait que l'écrivain est aujourd'hui forcé de dérober à la vue la main qui ose sonder les plaies de l'humanité ; telle est la bisarrerie de notre siècle , qu'on est obligé de se cacher pour servir son pays , comme on se cachoit autrefois pour le trahir , et l'homme vertueux

qui veut porter son tribut à l'autel de la patrie, a besoin de s'envelopper de son manteau. Sous peine de perdre ma liberté, je ne puis réclamer la foible gloire que je pourrois recueillir de cet écrit; ce n'est donc que le zèle de la vérité qui m'anime. Peu accessible à la vanité d'auteur, j'ai toujours mis la réputation d'un honnête homme au-dessus de celle d'un homme d'esprit; et préférant l'estime à l'admiration de mon lecteur, je dédaigne les suffrages de ceux qui disent à la lecture d'un livre, *cela est beau*, mais j'ambitionne l'approbation de ceux qui se contentent de dire : *cela est vrai*.

Je sais que l'esprit de parti est l'écueil ordinaire des écrivains; après dix ans de révolution, il est impossible de n'avoir pas fortement embrassé une opinion, et de se défendre de l'ascendant qu'elle a sur nos pensées. Je ne parle point ici de ces turbulens déclamateurs qui portent dans leurs pamphlets la livrée sanglante d'une faction. Leur éloquence haïneuse est trop souvent funeste à la cause qu'ils défendent. Leurs écrits polémiques sont comme ces fusées volantes qui enflamment l'air qu'elles parcourent, et à l'approche desquelles les spectateurs fer-

ment les yeux dans la crainte d'être atteints par leur explosion. Mais, quelque modération qu'on ait dans l'esprit et dans le caractère, il est bien difficile de se préserver de l'esprit d'exagération qui a d'abord caractérisé nos opinions et qui caractérise encore notre langage. L'imagination des Français, frappée de tant d'images extraordinaires, resta longtemps dans une sorte d'exaltation, et les éloigna de cette heureuse disposition de l'ame qui nous fait rechercher la vérité, et nous donne la facilité de la connoître. Pour mettre les idées à la portée du lecteur, il fallut, pour ainsi dire, les élever au dessus d'elles mêmes; le peuple, aujourd'hui sur plusieurs points, à force d'avoir été crédule, a usé sa crédulité; et pour avoir ajouté foi, pendant dix ans, aux récits les plus absurdes, il a fini par ne plus croire aux choses les plus simples. C'est ce qui fait naître dans les écrivains, mêmes les plus indépendans, le besoin d'exagérer leurs récits, de *surfaire*, pour ainsi dire, leur pensée; le public défiant est toujours disposé à en *rabattre*, et l'on doit s'estimer fort heureux, lorsqu'on parvient à faire croire la moitié de ce qu'on a voulu prouver. Pour moi, je ne veux être ni en deça ni au-delà de la vérité; accoutumé depuis long-tems à me céfier des autres, j'ai été

jusqu'à me défier de moi-même ; je ferai faire ici mon opinion, et je laisserai parler l'histoire.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans cet ouvrage une méthode scrupuleuse dans les détails, une diction épurée dans les récits, et cet esprit d'ordre et de méditation qui assure la durée d'un livre. La vérité, dans ces temps de troubles, brille comme l'éclair qui trace des sillons irréguliers dans un ciel orageux, et qui ne répand sur l'horizon qu'une lueur rapide et passagère. Les événemens nous entraînent avec une impétuosité que rien n'égale, et il étoit réservé à notre révolution de nous faire traverser un siècle en huit jours ; à peine la pensée s'échape-t-elle de la plume qu'elle devient la proie du tems, et les idées vieillissent sous la presse qui les multiplie. Au moment où je parle de Bonaparte, son autorité chancelle ; peut être que lorsque ces vérités paraîtront au grand jour, son gouvernement ne sera déjà plus. Heureux celui qui sait profiter du tems qui fuit, et qui sème, dans son étroite carrière, des souvenirs chers à l'humanité ! Que fera Bonaparte ? Il n'a plus qu'un moment pour se décider, et pour choisir

le role qui doit couvrir son nom des malé-
dictions ou des hommages de la postérité!
de la postérité qui commencera peut être
demain pour lui!..

C R O M W E L L.

J'AUROIS pu puiser mes exemples dans l'histoire des Grecs et des Romains, mais ce sujet a trop vieilli par l'abus encore plus que par l'usage qu'on en a fait. Il est une époque des annales des nations dont nous pouvons plus facilement juger les circonstances, parce qu'elle est plus près de notre siècle, et qu'elle a d'ailleurs plus de rapports directs avec le malheureux temps où nous vivons ; c'est l'histoire de la révolution Anglaise, qui fit périr Charles I^{er}. et qui plaça un simple gentilhomme du comté de Huntingdon sur le trône des Stuarts. Dans cette révolution, on trouve, à quelques différences près, les mêmes catastrophes, les mêmes idées politiques et les mêmes résultats que dans la nôtre. Transportons-nous

un moment au dixseptième siècle; interrogeons (1) les historiens qui ont retracé les derniers événemens de la révolution d'Angleterre, et, par l'analogie des comparaisons, nous pourrions peut-être lire notre avenir dans le passé, et traduire, en quelque sorte, les hommes de notre âge au tribunal de l'histoire qui a déjà condamné Cromwel.

Cromwel revenoit triomphant de l'Irlande qu'il avoit réduite à son parti. Dès-lors il manifesta ses projets d'ambition. Le nom de général qu'il portoit, ne lui donnoit de caractère que pour le commandement de l'armée; il lui falloit un titre qui lui donnât droit sur l'armée et sur le peuple. Sa politique avec les Anglais, étoit de s'attirer les honneurs et non pas de les envahir, car il connoissoit leur génie, également sans mesure à accorder contre la prudence, et à refuser contre la jus-

(1) *Boulay de la Meurthe*, dans une Brochure d'ailleurs fort bien écrite, a fait des rapprochemens heureux entre la révolution Française et la révolution Anglaise; mais on lui a reproché de n'être pas toujours fidèle à l'histoire; pour éviter un pareil reproche, j'ai extrait textuellement mon récit des historiens. Je n'y ai ajouté que ce qui pouvoit servir à lier les différens passages; mais je n'ai rien changé à la contexture des phrases, ni à la couleur, ni à l'ordre des récits. J'indique d'ailleurs en note, les sources où j'ai puisé, et tout le monde peut juger de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle j'ai transcrit les diverses relations.

lice, selon l'impression qu'on leur savoit donner. L'artificieux général savoit si bien l'art d'allumer à propos ce feu, quand il avoit disposé les choses favorablement pour ses desseins, que loin d'être obligé d'exciter le peuple, il feignoit de le retenir; et en satisfaisant son ambition, il acquéroit le mérite de la modestie.

Il n'eut alors qu'à laisser agir la haine qu'inspirait le parlement. On se plaignoit à l'armée et dans le peuple, que ses membres dispoient de tout à leur gré; qu'ils partageoient entr'eux les postes avantageux pour s'enrichir; qu'ils faisoient les rois, et qu'au lieu d'un, l'Angleterre en avoit plusieurs, bien moins assujettis aux lois que celui dont on s'étoit défait; qu'ils remplissoient le royaume de sang, sous prétexte de punir ceux qui s'opposoient au gouvernement, mais en effet pour contenter leurs vengeances particulières; qu'ils cherchoient à se perpétuer dans une fonction qui ne devoit durer qu'un tems, et dont l'honneur devoit être partagé entre tous les bons sujets de l'état; qu'il falloit casser ce parlement et former une nouvelle représentation, selon le plan qu'on s'étoit fait en abolissant la monarchie pour établir une république. (1)

Cromwel se transporta un jour au parlement avec quelques-uns des principaux officiers des troupes et un certain nombre de soldats, et

(1) Révolution d'Angleterre par Doriéans, tom. IV.

entrant brusquement dans la salle. « Il y a trop
 » longtems, dit-il, d'un air colere et me-
 » naçant, que vous en imposez au peuple, et
 » que sous prétexte de réformer l'état vous
 » enrichissez vós familles. Vous êtes ici pour
 » procurer le bien public, vous ne pensez
 » qu'à vos intérêts particuliers. On ne vous a
 » mis dans ces places que pour établir une
 » république, et vous en sapez les fondemens,
 » en vous appropriant toutes choses. Jusqu'à
 » présent, vous nous avez trompés; mais nous
 » avons ouvert les yeux, nous ne serois plus
 » vos dupes; allez, sortez d'ici au plutôt, et
 » cédez un poste que vous remplissez si mal,
 » à de plus honnetes gens que vous. » Il
 prononça ces derniers mots avec une action si
 vive, qu'il jeta la terreur dans toute l'as-
 semblée. On demeura dans un morne silence,
 et un seul ayant osé réclamer la justice et
 les lois, sans l'écouter, Cromwel s'avança
 et les chassa tous ignominieusement. Après
 cela, Cromwel déclara que le parlement
 étoit cassé, fit fermer la porte de la salle, et
 y fit mettre : *Chambre à louer*. Ceux qui
 composoient cette assemblée, devinrent mé-
 prisables autant qu'ils étoient odieux; ils
 furent en butte aux satyres des poëtes et
 aux diseurs de bons mots, tandis que le peuple
 et l'armée les chargeoient de malédictions. (1)

Quelques auteurs ont écrit, qu'en cette

(1) Darléans, tom. IV.

occasion le parlement soutint tout à fait mal son autorité, qu'il fit voir une lâcheté extrême; mais j'avoue que je ne comprends point la raison de ce reproche; car enfin que pouvoient faire deux cents députés tout au plus des villes et des communautés d'Angleterre qui composoient alors le parlement, contre la violence d'un grand capitaine, qui avoit fait investir le palais où se tenoit le parlement, d'un grand nombre de soldats, et qui en avoit fait entrer plus de trois cents des plus déterminés dans le même palais. Baguenet dit, dans quelque endroit de son histoire de Cromwel; » que le succès de ce » dernier dessein contribua à l'élévation de » Cromwel, encore plus que tout ce qu'il » avoit fait jusqu'alors; qu'enfin il le considéra toujours depuis lui même, comme » la principale source de sa grandeur; qu'en » core que la victoire qu'il venoit de remporter sur les Anglais, eût mis, pour » ainsi dire, le comble à sa réputation, » toutes ses actions précédentes paroissoient » néanmoins beaucoup audessous de cette » dernière entreprise, par laquelle, avec » seulement deux mille hommes, il avoit » dissipé la première puissance de l'état dans » la ville capitale du royaume et à la vue » de cent mille bourgeois, *les plus fièrs et les plus braves du monde.* (1)

Cromwel pouvoit dès-lors donner une forme

(1) Bernard Letty, histoire de Cromwel, tom. II.

convenable à ses desseins. et se revêtir lui-même de tel caractère qu'il auroit jugé à propos ; l'armée, dont il avoit pris le parti, le peuple que ce coup hardi lui rendoit soumis, étoient prêts à souscrire à tout ; il montra un grand penchant pour le gouvernement populaire ; il affecta non-seulement de paroître éloigné du monarchique, mais de l'aristocratique même, et il proposa un système de gouvernement conforme à cela. La proposition fut reçue avec d'autant plus d'applaudissemens, que les républicains de bonne-foi commençoient à prendre de l'ombrage de sa trop grande autorité. On donna d'autant plus aveuglement dans ses pensées, qu'il sembla prendre à tâche de se conformer à celles des autres. (1)

Cromwel reçut des félicitations de la flotte, des communautés et de l'armée. Mais ne voulant pas produire à-la-fois tout son pouvoir, il résolut de les amuser par l'idée d'une république, et de les familiariser par degrés avec le gouvernement arbitraire ; il prit le parti de revêtir du pouvoir souverain, un certain nombre de citoyens, sous la dénomination de parlement, et d'en faire lui-même le choix. Les gens sur lesquels il jeta les yeux, étoient pour la plupart les plus vils, les plus obscurs et les plus ignorans des citoyens. Il conjectura que sous l'adminis-

(1) Dorléans, tom. IV.

tration d'une pareille espèce d'hommes, li gouverneroit seul. (1)

Ce fut alors que Cromwel résolut de légaliser en quelque sorte son usurpation. On dressa un règlement constitutionnel, qui fut nommé *l'instrument d'état*, contenant le plan de la nouvelle législature, et elle reçut immédiatement l'approbation du conseil. Cromwel fut déclaré *Protecteur*, et solennellement installé dans ce grand office. Les antennes de *l'instrument* s'entendoient si mal en législation, qu'ils avouèrent, ou plutôt qu'ils firent gloire, de n'avoir employé que quatre jours à dresser un acte par lequel ils prétendoient que le gouvernement des trois royaumes se trouvoit réglé pour toute la suite des siècles. On se persuade sans peine qu'il ne leur avoit pas coûté plus d'efforts, lorsqu'on observe quel informe système de politique ils avoient entrepris d'établir. Les principaux articles de l'instrument, portoient la création d'un conseil d'état. Les conseillers devoient posséder leurs charges pendant toute leur vie ou leur bonne conduite, et ils étoient nommés par le *Protecteur*. Sous ce titre, Cromwel étoit déclaré le magistrat suprême de la république. Il étoit la source de tous les pouvoirs et de tous les honneurs. Le droit de paix, de guerre et d'alliance résidoit en lui, etc. etc. (2) Il déploya sa nouvelle

(1) Lettres d'un lord à son fils, tom. II.

(2) Hume, tom. IV.

autorité avec grande pompe, et il établit sa demeure au palais de Whitehall, qui avoit été le séjour des rois d'Angleterre. (1)

Quelques-uns disent que le nom de roi ne fut point indifférent à Cromwel et que la couronne eut pour lui les charmes qu'elle a pour les autres hommes. S'il eut cette tentation, la force d'esprit avec laquelle il la surmonta, montre une supériorité de raison qui l'eût rendu digne de la supériorité politique que les peuples lui avoient donné sur eux, si eux eussent pu la donner et lui l'accepter sans injustice. Car ceux qui disent qu'il fut tenté d'être roi, disent, en même-tems, qu'il en quitta la pensée, quand il eut fait réflexion que le prétexte de la liberté publique, lui avoit acquis le crédit qu'il avoit parmi les Anglais, et qu'il alloit démentir, par une seule action, toutes ses maximes et toutes ses promesses, et en un moment paroître un autre homme, pour lequel aussi chacun changeant de sentimens et de conduite, après l'avoir regardé comme le vengeur de la liberté du peuple, on le regarderoit comme l'usurpateur de la puissance royale, laquelle recouvreroit par-là, d'autant plus ses partisans, que roi pour roi, le légitime paroîtroit encore le meilleur; que la puissance royale même ne seroit jamais exercée avec moins

(1) Vie de Cromwel par Letty, tom. II.

d'indépendance que sous le nom de roi contre lequel on étoit en garde, et dont les droits étoient limités par certaines lois qu'un autre titre donneroit le moyen d'é luder. Ce fut par les secrets ressorts de cette solide politique, que Cromwell vainquit ou prévint la tentation de devenir roi. La modestie, l'amour du bien public, le desir de conserver aux Anglais la précieuse liberté qu'il avoit contribué à leur acquérir, furent les motifs qui parurent, au-dehors, lui faire rejeter l'idée de la couronne. Il se contenta de la qualité de Protecteur de la république, et fut revêtu sous ce nom, de la puissance de gouverner seul, de faire en un mot tout ce que la puissance suprême donne droit au monarque de faire, à quelques limitations près, qu'on inséra dans son acte de promotion, pour conserver encore quelques traits du régime démocratique au fantôme de république, qu'il montrait au peuple pour l'amuser. (1)

Toute l'Europe demeura étonnée de voir une nation si turbulente, si fouguese, qui pour le maintien de ses privilèges avoit détroné et fait monter sur l'échafaud un excellent roi de ceudu d'une longue suite de monarques, subjuguée enfin et réduite à l'esclavage par un homme qui, peu d'années auparavant n'étoit qu'un particulier, sans fortune, sans titre, ignoré de sa nation, et

(1) Doriésans, tom. IV.

peu considéré même dans cette basse sphère où le sort l'avoit toujours confiné.

Cependant, l'indignation du peuple contre une autorité qui n'avoit pour fondement qu'une manifeste usurpation, ne fut pas d'abord aussi violente qu'on avoit dû s'y attendre. Cromwel reçut même des adresses de félicitation des provinces. Les royalistes, quoique que peu capables d'aimer un homme qui avoit porté les coups les plus funestes à la monarchie, attendirent de lui plus de douceur que de ces impérieux et jaloux républicains qui avoient gouverné jusqu'alors. Les Presbytériens, charmés de voir ces tyrans qui les avoient joués et chassés, subir le même traitement à leur tour, et par l'instrument même qu'ils avoient employé, applaudirent du moins à sa dernière violence contre le parlement. Ces deux partis qui composoient le gros de la nation, tirent le peuple dans un tempérament supportable. D'ailleurs toutes les provinces harassées de guerres et de factions, voyoient renaître avec joie l'espoir de l'ordre et de la tranquillité. Elles jugeoient même qu'il étoit moins honteux de recevoir la loi d'un homme dans lequel tout le monde reconnoissoit des talens supérieurs, que d'une troupe d'ignobles et fatigués hypocrites, qui, sous le vain nom de république, les avoient réduits à la plus cruelle servitude.

Les républicains détrônés par Cromwel, étoient le parti dont il avoit le plus de

raison d'appréhender le ressentiment. Mais il y avoit alors un fort grand nombre d'Anglais dont la disposition constante étoit d'adhérer au pouvoir dominant et de soutenir le gouvernement établi. Cette maxime n'étoit pas particulière à ce siècle; mais ce qui paroît lui avoir été propre, c'est un jargon hypocrite pour exprimer une conduite si prudente. On la nommoit : *se fier à la providence*. Ainsi lorsque la providence avoit la bonté d'accorder l'autorité suprême à l'assemblée formée par Cromwel, cette assemblée et Cromwel eussent été fort ingrats de manquer de complaisance à leur tour. Ils se reconnurent pour autorité légale, et ils entrèrent fort gravement dans l'exercice des pouvoirs que leur donnoit le ciel. Il faut convenir que pour se laisser conduire par des prétextes de cette nature, la nation devoit être au dernier degré d'avilissement, ou si ces prétextes étoient capables de tromper les enthousiastes, ils devoient être à ce point d'aveuglement et de stupidité où les plus grossières inventions eussent produit sur eux les mêmes effets. (1)

Cromwel s'occupa d'abord de réglemens sur le luxe, sur le jeu et sur les spectacles; et tandis qu'il descendoit ainsi à tous les détails de l'administration, il s'étudioit à gagner le cœur de chacun en particulier, par tout

(1) Hume, tom. IV.

ce qu'il jugeoit le plus propre à plaire à ceux qu'il vouloit s'attacher ; parmi la diversité de sectes qui partageoient l'Angleterre depuis que la véritable religion en étoit bannie , il se les ménageoit tellement , qu'aucune ne se croyoit dépourvue d'appui auprès de lui. Du caractère dont il étoit , toutes les religions considérées en elle-même lui étoient indifférentes , par rapport à sa politique. Les épiscopaux et les puritains étoient ses ennemis naturels ; ceux - là comme royalistes , ceux - ci comme républicains. Il persécutoit les premiers ouvertement , puisqu'ils n'étoient pas même tolérés ; il ne faisoit la guerre aux derniers que secrettement et sous main. Avec un soin à peu - près pareil , Cromwel s'appliqua à se faire des créatures dans toutes les conditions de l'état ; les promesses et les airs populaires étoient les plus ordinaires appas dont il se servoit pour les attirer ; car pour de solides bienfaits , renfermé dans lui même et dans sa famille , il en faisoit à peu de gens. A cela près , il n'y avoit rien qu'il ne mit en œuvre pour plaire , point de complaisance qu'il n'eût , point de manières et desortes d'esprits auxquels il ne sût se conformer. (1)

Pendant que Cromwel gagnoit par ses artifices ceux qui avoient de la disposition à se laisser tromper , il ne relâchoit rien de ses soins à veiller sur les démarches des autres,

et inventoit continuellement de nouveaux moyens de découvrir les desseins qu'on formoit contre lui. Comme il ne put tromper tout le monde, il ne put éviter aussi qu'il ne se formât souvent de secrètes conspirations et des partis capables de le perdre. Mais il avoit des espions partout, partout des émissaires zélés qui ne lui laissoient rien ignorer. Il y avoit peu de familles considérables, où il n'eût un pensionnaire. Il avoit corrompu jusqu'aux hommes les plus dévoués à la cause du roi. Cependant, les royalistes et les républicains se réunirent plusieurs fois pour détruire son autorité; leurs différens intérêts ne les avoient pas empêchés d'agir de concert contre celui qu'ils régardoient comme leur commun ennemi. Cette ligue fut pour Cromwel une hydre à cent têtes, qu'il eut beau couper durant le cours de plusieurs années, il en revint à tout moment d'autres qui le fatiguèrent, qui mêlèrent beaucoup de crainte et de chagrin au plaisir qu'il avoit d'être maître. Mais la passion de régner étoit si dominante en lui, qu'on ne le vit jamais tenté de prendre sur son ambition de quoi acheter son repos. Il ne haïssoit pas la vie, il n'omit rien pour la défendre contre les complots des conjurés; mais il aimoit encore plus sa fortune, et il hasarda de moins vivre, pour mourir le timon en main. (1)

(1) Dordléans, tom. IV.

Mais les plus ardens ennemis de Cromwel ; furent ceux mêmes qui tenoient leur autorité de lui. Le parlement qu'il avoit choisi , jaloux de l'autorité du protecteur , et honteux de l'espace de nullité où il étoit réduit , chercha à détruire une puissance qu'il ne pouvoit partager , et Cromwel fut obligé de le dissoudre. Un autre parlement fut formé ; mais celui-ci ne se montra pas plus docile que le premier. Il alla même jusqu'à examiner l'acte par lequel Cromwel étoit nommé protecteur. C'est en vain que l'usurpateur eut recours , dans cette occasion , aux promesses et aux sermens de fidélité , la fermentation resta toujours dans les têtes , et les membres du parlement continuèrent à conspirer contre lui. On avoit intéressé dans le complot plusieurs chefs de l'armée ; on devoit se saisir de lui ; on devoit l'accuser devant le parlement comme destructeur de la liberté que le peuple anglais avoit acquise par l'extinction de la monarchie , et rétablir l'autorité du long parlement. Heureusement pour le protecteur , qu'il fut averti à tems de la conspiration ; les cinq mois de la cession prescrits par l'acte constitutionnel étoient passés ; le parlement fut renvoyé , et ses membres allèrent déclamer contre un gouvernement qu'ils n'avoient pu renverser. (1)

Il y eut alors plusieurs soulèvemens , et

(1) Hume et Dorelans,

Les insurrections prouvèrent enfin au professeur la réalité de ces complots, qu'on ne cessoit de représenter comme de petites fables inventées pour cacher les secrets de la politique. Cromwel résolut dès - lors de ne plus garder de ménagemens, et il employa tous les moyens violens qui doivent suppléer, chez les tyrans à l'amour et à la confiance des peuples. (1)

Les observateurs sensés dans tous les partis, conclurent alors que le ma que étoit levé, et la nation assujétie pour jamais au gouvernement militaire et de-potique, non dans la forme légale de quelques autres nations de l'Europe, mais à la manière et suivant les maximes de la tyrannie orientale. Non-seulement le suprême magistrat devoit son autorité à la force et à l'usurpation, mais il avoit parcellé le peuple en subdivision d'esclaves, et délégué, à ses ministres inférieurs, les excés de pouvoir qu'il avoit si violemment usurpé pour lui-même. (2)

Les ruses de la politique de Cromwel avoient été si souvent employées, qu'elles perdirent enfin leurs effets, et l'autorité de son office au lieu d'être confirmée par le tems et le succès, sembloit chaque jour devenir plus incertaine et plus précaire. Ses

(1) Hume, tom. IV.

(2) Hume, tom. IV.

amis, ou du moins ceux avec qui il vivoit dans la plus intime familiarité, et les conseillers auxquels il se fioit le plus, commençaient à former des cabales contre son autorité, et toute sa pénétration ne pouvoit lui faire trouver des ministres sur lesquels il pût se reposer avec confiance. Il savoit que les gens de probité et d'honneur ne consentiroient jamais à se rendre les instrumens de son usurpation; et ceux qui ne connoissoient aucun principe, pouvoient trahir, par des motifs d'intérêt, une cause à laquelle ils ne s'étoient point attachés par une meilleure vue. Ceux mêmes auxquels il avoit accordé quelque faveur, ne croyoient pas cette récompense proportionnée aux sacrifices qu'ils avoient fait pour l'obtenir. Quiconque n'obtenoit pas ce qu'il demandoit, justifioit sa colère par le spécieux prétexte de la conscience et du devoir. En un mot, tant de difficultés environnoient le protecteur, que sa mort, dans une conjoncture si critique, passe aux yeux d'un grand nombre de bons juges pour le plus heureux événement de sa vie; et de son tems même, on jugeoit qu'avec toute son adresse et son courage, il n'auroit pu maintenir beaucoup plus long-tems son administration usurpée. (1)

Les alarmes et les craintes qui venoient

(1) Нямс.

De l'indisposition publique, auroient pu sembler plus supportables au protecteur, s'il eût joui de quelque satisfaction domestique, ou s'il eût trouvé, dans sa famille, un ami sincère dans le sein duquel il pût verser avec confiance ses inquiétudes et ses soins rongeurs. Floodwood, un de ses plus proches parens, avoit des liaisons avec Lambert, un des chefs de l'armée, ennemi de Cromwel, et avec les républicains séditioneux, ce qui donnoit d'autant plus d'inquiétude au protecteur, qu'il étoit devenu défiant jusqu'à la foiblesse. De-bourg, son beau frère, penchoit assez ouvertement au gouvernement populaire, et lui faisoit craindre sans cesse de nouveaux complots. (1)

Tout calme, toute sérénité d'âme avoient abandonné pour jamais le protecteur. Il trouva que la grandeur à laquelle il étoit parvenu avec tant d'injustice et de courage, ne donnoit pas cette tranquillité qui ne peut être le fruit que de la vertu et de la modération. Accablé du poids des affaires publiques; redoutant sans cesse quelque fatal accident dans un gouvernement gangrené; ne voyant autour de lui que des amis faux et d'irréconciliables ennemis; n'ayant la confiance d'aucun parti; ne pouvant fonder son titre sur aucun principe civil ou religieux: il ouvrit les yeux sur sa

(1.) Hume et Doriéans.

situation, et son pouvoir lui parut dépendre d'un si petit poids de factions et d'intérêts, que le plus léger incident, sans aucune préparation, étoit capable de le renverser. (1)

Il devint, au bout de quelques années, le plus malheureux des hommes. Il savoit qu'il étoit détesté de tout le royaume. Il connoissoit l'esprit féroce du peuple auquel il avoit donné des chaînes; il étoit continuellement en proie à la crainte d'être assassiné; pour mettre le comble à ses inquiétudes, il parut un livre, intitulé: *Killing no murder*, dans lequel l'auteur cherchoit à prouver qu'il étoit juste de le détruire à quelque prix que ce fut. « Nous laisserons-nous
« lachement, disoit ce déclamateur farouche,
» dévorer par le loup, nous qui n'avons
» pas voulu souffrir d'être foulés au pied
» du lion? »

Cromwel lut ce hardi traité, et on rapporte que depuis lors, on ne le vit plus sourire. Il portoit une cuirasse sous ses habits, et avoit toujours un pistolet chargé dans sa poche. Son air devint sombre; il ne portoit sur les étrangers que des regards où se peignoit le timide soupçon; il voyageoit toujours précipitamment et ne couchoit jamais deux nuits dans la même chambre.

(1) Humé, tom. IV.

Une fièvre tierce vint enfin le délivrer d'une vie remplie d'horreurs et de misères. (1)

Cromwel a trouvé dans la posterité peu de panégyristes; tous les écrivains s'accordent à blamer son usurpation; mais on a parlé diversement de son génie. Mazarin le définissoit *un fou heureux*. S'il falloit juger de la capacité de Cromwel par ses discours et ses autres compositions, on n'en prendroit pas une haute idée; mais dans la grande variété des génies humains, il s'en trouve quelques fois d'assez heureusement nés pour découvrir clairement et distinctement leur objet d'une seule vue, quoique dans le discours ou sur le papier, lorsqu'ils en veulent développer les parties, ils perdent cette vive et lumineuse conception qu'ils en avoient d'abord formée dans eux mêmes. Tous les témoignages s'accordent à reconnoître dans Cromwel, une élocution fatigante, obscure, inintelligible, dans les occasions même où rien ne l'obligeoit à la dissimulation. Cependant, on ne connoit personne dont les actions, dans une si grande variété d'incidens difficiles, ayent jamais été plus judicieuses et plus décisives. (2)

Ses mœurs étoient naturellement austères. Il conservoit, même au sein de la familiarité, la dignité de son caractère, et exigeoit le

(1) Lettres d'un lord à son fils.

(2) Hume, tom. IV.

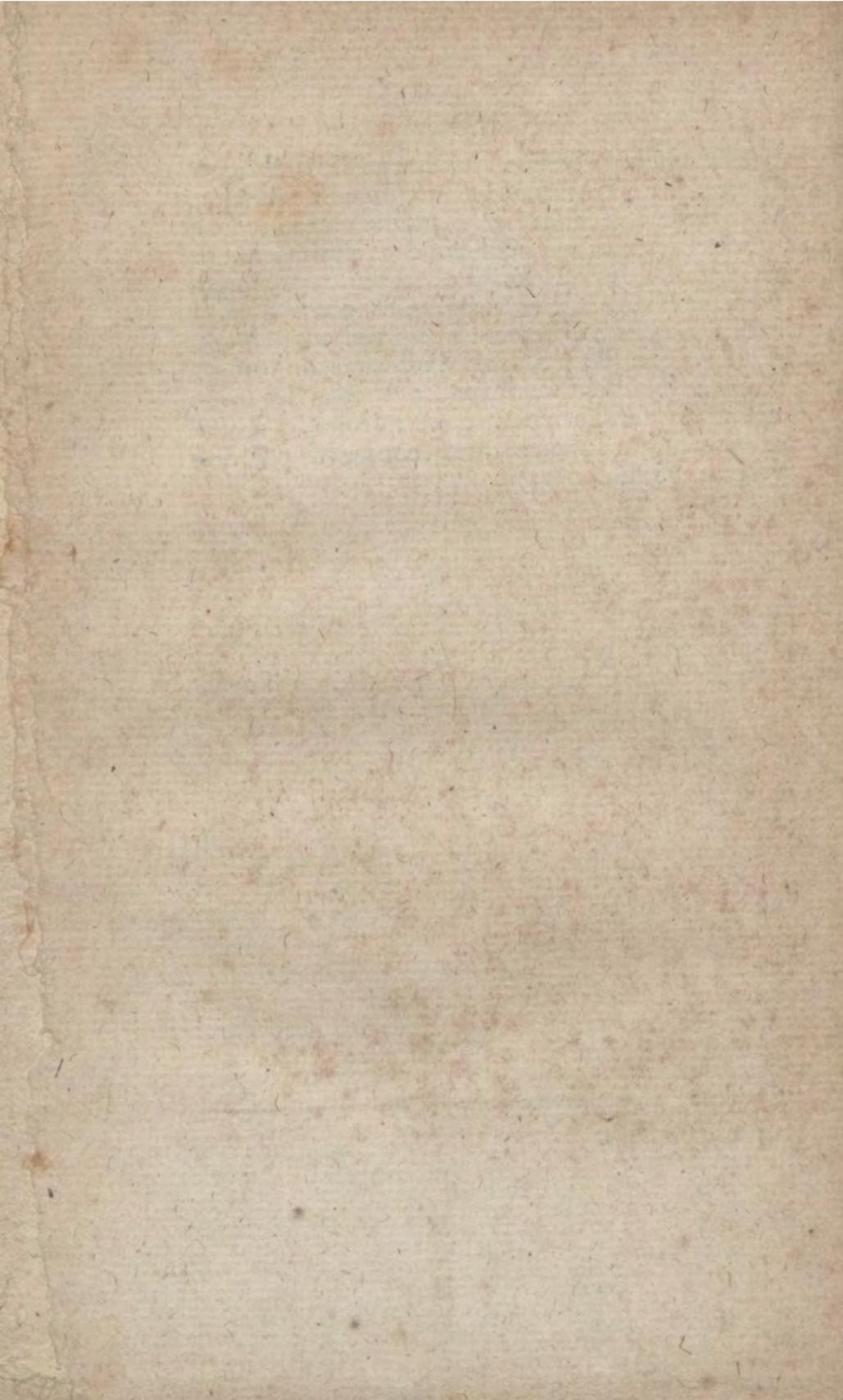
respect dû à son rang. Il fut cruel par politique, juste et modéré par inclination. Dans les exécutions de tous ses desseins, il se montra exact et laborieux; sans éloquence, il avoit le talent de persuader; et sans sincérité l'art de se faire des partisans sincères. Il eut la prétention de ne mécontenter aucune secte. Avec les presbytériens, il étoit presbytérien; avec les déistes, déiste. C'est ainsi qu'il parvint à conserver son autorité d'abord cimentée par le sang, et maintenue ensuite par l'hypocrisie et le despotisme. (1)

Tous les écrivains de son temps s'accordent à dire qu'il eut toute sa vie en tête de faire fortune, et de tenter toutes les voies. Ce fut l'unique plan qu'il se forma, quand il entra dans cette carrière. Heureux, si celle qu'ouvre la vertu se fut présentée la première à lui, s'il y eût vu des routes aussi sûres pour s'élever et pour réussir! Indifférent à prendre l'une ou l'autre, et ayant des qualités propres à s'avancer dans toutes les deux, le malheur voulut que les troubles lui offrissent de grandes occasions de briller parmi ceux qui en étoient les auteurs. Il jugea que c'étoit un moyen de se faire connoître et de se rendre nécessaire dans un parti qui s'emparoit insensiblement de l'autorité. Quand il y fut connu, il y voulut

(1) Lettres d'un lord à son fils, tom. II.

régner, mais souple autant qu'il étoit ambitieux, il y régna en parcissant soumis, montrant toujours au public de grands noms, revêus du dehors des charges dont il faisoit les fonctions. Allant toujours ainsi par degrés, et faisant ses plans à mesure que les événemens lui en donnoient occasion, il parvint par l'effusion du sang, par de grandes victoires, par tous les raffinemens d'une politique adroite, à la souveraine puissance qu'il conserva par des voies pareilles. (1)

(1) Dorléans.



C R O M W E L

E T

B O N A P A R T E.

EN lisant ces divers passages , extraits littéralement des historiens , le lecteur a souvent cru lire l'histoire de notre âge malheureux . Mais j'ai été moins porté à faire ces citations , par l'envie de présenter à la curiosité des rapprochemens piquans , que par le desir de rappeler des vértés frappantes et d'offrir des leçons utiles aux peuples , aussi bien qu'à ceux qui s'arrogent , à la faveur d'une révolution , le droit trop dangereux de les gouverner . Les peuples n'ont point d'expérience , et les ambitieux n'ont point de mémoire . Il y a dans l'exercice du pouvoir , sur-tout lorsqu'on n'y est point appelé et qu'il arrive d'une manière inattendue , une sorte d'ivresse qui égare sans cesse la raison , qui nous fait fermer les yeux sur tout ce qui nous a précédé , et sur tout ce qui doit nous suivre . D'un autre côté , il y a dans les illusions de la

liberté populaire, et dans le servitude qui les accompagne, une sorte de préoccupation, et d'avenglement qui empêche les peuples de profiter des exemples du passé, et qui semble un moment fermer toutes les ames à l'impression même du mal qu'on éprouve. Un simple particulier d'ailleurs qui par la force ou par la ruse, s'élève tout d'un coup au faite de la puissance, sans le concours de la nation qu'il gouverne, est un phénomène assez étonnant, pour fixer sur lui seul tous les regards éblouis, et pour devenir pour lui-même un tel sujet de curiosité et d'étonnement, qu'il ne remarque rien autre chose que lui sur le grand théâtre des révolutions. La servitude de Rome sous Néron, n'a laissé qu'une impression légère dans l'ame des peuples; les sombres alarmes de Deuys et la vie malheureuse de Cromwel, ont à peine donné quelques distractions aux tyrâns et aux usurpateurs qui sont venus après eux effrayer la terre. Ainsi les siècles voyent toujours se reproduire sur leur passage les mêmes abus, les mêmes excès, les mêmes erreurs; et l'histoire du genre humain, comme l'histoire de la nature, ne présente à l'observateur qu'un cercle continu des mêmes bouleversemens et des mêmes fléaux.

Pendant tout le cours de notre révolution, on a entendu répéter cette maxime de Mirabeau : *Il n'y a qu'un pas du Capitole, à la roche tarpéienne*; mais on la répétoit, bien moins comme une vérité

sentie, que comme une image qui faisoit de l'effet à la tribune, et cette maxime bannale n'a pas empêché la foule des ambitieux de se précipiter au Capitole. Un de nos écrivains politiques, compare les novateurs aux voleurs, qui, chaque jour, assistent au supplice de leurs camarades et retournent sur le grand chemin, dans l'espoir qu'avec plus d'adresse ou de bonheur, ils échapperont à la justice. Il auroit pu comparer les peuples à ces voyageurs imprudens, qui, après avoir entendu parler des ravages qu'exercent des brigands dans les forêts, se hasarderoient de les traverser sans escorte et au milieu des ténébres.

Nous avons à peine profité de la longue expérience que nous a donné notre propre révolution. Si souvent trompés par ceux qui se disoient nos amis, plongés dans l'avilissement le plus profond, privés mêmes des consolations qu'offre la morale, il semble que la honte nous retienne les yeux baissés et nous empêche de fixer la lumière. Au milieu de cette nuit funeste, quel est le devoir de l'écrivain, si ce n'est de rappeler sans cesse aux peuples les malheurs de la servitude, et aux usurpateurs, les dangers de la tyrannie !

Le lecteur est impatient de me voir achever le parallèle entre Cromwel et Bonaparte. Le sujet est vaste, et je crois avoir mis les hommes les moins éclairés à portée de faire les rapprochemens eux-mêmes. Mais com-

me il est plus difficile de juger un portrait parce qu'il lui manque, que parce qu'on y trouve; après avoir fait voir en quoi Bonaparte et Cromwel peuvent se ressembler, je ferai voir aussi les côtés par lesquels ils ne se ressemblent point. La fortune éleva Cromwel à un degré de puissance auquel sa naissance et le cours ordinaire des choses humaines ne lui permettoient pas de prétendre. La fortune vient de prodiguer sous nos yeux les mêmes faveurs à Bonaparte. Tous deux se sont élevés au faite des grandeurs du sein des troubles politiques, tous les deux se sont fait distinguer par la victoire; mais l'un n'a cueilli ses lauriers que dans les champs dévastés de la guerre civile; l'autre a le plus souvent triomphé des ennemis étrangers. Tous les deux ont écrit leurs droits à l'empire, sur les lames des baïonnettes et sur le front menaçant de leurs grenadiers. Tous les deux ont délivré leur patrie d'un sénat turbulent et odieux, et l'un et l'autre auroient mérité des autels dans l'avenir, s'ils n'avoient pas eu l'ambition de lui succéder. Tous les deux, sous le vain prétexte de la liberté, se sont emparés du pouvoir monarchique, avec cette différence cependant, que l'un a fait périr son roi, et que l'autre n'a fait que prendre la place du sien.

On voit par ce court parallèle que Cromwel et Bonaparte se sont élevés à l'empire par les mêmes moyens; mais si nous comparons les ressources de l'usurpateur anglais

avec celles qu'à le grand consul, pour conserver une autorité illégitime, on trouvera une énorme différence; et dans la comparaison tout l'avantage sera pour Cromwel. Quelques personnes peu éclairées pensent que c'est la valeur du protecteur, son habileté dans les armes, son esprit subtil et vigilant, sa fécondité en moyens et en expédiens, sa prudence consommée dans les négociations, sa conduite sage et rusée, son ambition qui lui faisoit sans cesse former de nouveaux desseins, son hypocrisie, par laquelle il séduisit les esprits foibles, son bonheur, son éloquence, la disposition où il étoit toujours de tout hasarder pour l'avancement de ses intérêts, qui le portèrent et le maintinrent au protectorat. J'avoue que toutes ces choses servirent de bases à sa grandeur; mais ce qui contribua le plus, au rapport de tous les historiens, à maintenir l'usurpation de Cromwel, ce fut le triste état où se trouvoit alors l'Europe, l'impossibilité où étoient les princes qui régnoient alors, de rien entreprendre contre l'Angleterre.

L'Empire étoit épuisé par une longue guerre avec la France et la Suède. Il venoit d'acheter la paix par les conditions honteuses du traité de 1648. Il n'étoit pas en état de secourir la maison des Stuarts. L'Espagne avoit dissipé ses trésors et ses forces pour défendre l'Allemagne contre les armes des infidèles; elle étoit déchirée au-dedans par la révolte de Mazanielle à Naples, et par celle des Cata-

lans ; la Hollande avoit échappé à sa domination , après des guerres meurtrières et funestes , et cette puissance venoit de recevoir un dernier échec par la perte du royaume de Portugal. L'Italie n'étoit pas dans un meilleur état que l'Espagne ; le pape Innocent étoit arrivé à ce grand âge qui ne permet pas de prendre des décisions vigoureuses et magnanimes ; Venise engagée dans la fameuse guerre de Candie , étoit obligée de mendier des secours étrangers , bien loin de pouvoir en donner. La politique foible et incertaine du grand duc de Toscane , Ferdinand II , n'étoit pas propre à liguer les petits états italiens contre l'usurpateur anglais. Le jeune duc de Savoie étoit sous la tutelle de sa mère , et il avoit de trop grands intérêts à ménager avec la France , pour songer à faire la guerre à Cromwel. L'Italie d'ailleurs depuis long-tems le théâtre des conjurations et des guerres civiles , affoiblie par les divisions de son territoire , accoutumée à être la proie du vainqueur , ne devoit pas prendre un grand intérêt au sort d'un peuple que la force et la ruse venoit de subjuguier dans une île de l'Océan.

Je crois qu'il est inutile de parler ici des Suisses. Enfoncés dans leurs forêts et dans leurs montagnes , ils étoient aussi indifférens à la querelle des rois , que le pâtre rustique l'est au tumulte des cités qu'il ne connoît point. L'indifférence qu'ils ont montrée de nos jours , dans une révolution qui les a si cruel-

lement atteints, prouve assez combien ils devoient mettre peu d'importance à une révolution qui ne pouvoit jamais les atteindre. Christine qui étoit alors sur le trône de Suède se livroit à l'étude des systèmes philosophiques, et prenoit beaucoup plus d'intérêt à la cause de Descartes qu'à celle du roi d'Angleterre. D'ailleurs la jalousie qui a toujours divisé la Suède et le Danemarck, ne permettoit pas à ces deux puissances de porter leurs regards et leurs forces loin de leurs frontières. La France, dont la famille des Stuarts devoit le plus attendre de secours, étoit gouvernée alors par un étranger (1) habile qui songeoit plus à conserver son crédit à la cour, qu'à conserver celui des Français en Europe; d'un autre côté, la monarchie française étoit trop occupée des dangers dont la menaçoit les guerres civiles de la fronde, pour s'occuper efficacement du rétablissement de la monarchie anglaise.

Telle étoit alors la malheureuse situation de l'Europe; il n'y a pas lieu de s'étonner que Cromwel parvint si facilement à consolider sa tyrannie. Un de ses historiens remarque qu'un homme qui auroit eu beaucoup moins de talens que lui, y seroit parvenu dans des circonstances aussi heureuses; s'il n'eût pas trouvé l'Europe dans cet état, il est à croire qu'il ne se seroit point chargé d'un fardeau si périlleux. Bonaparte est-il

(1) Le cardinal Mazarin.

bien prudent, de tenter la même entreprise; dans la situation où se trouve l'Europe aujourd'hui? Les états européens n'ont jamais présenté, dans aucune époque de l'histoire, un ensemble de forces aussi considérables, et un concours d'intérêts et de moyens aussi efficaces et aussi puissans. L'Empire de Russie est sorti de nos jours comme un géant des marais de la *Neva*, et ses innombrables armées menaceront la France aussi long-tems que ce malheureux pays sera le théâtre d'une révolution. Les rivalités qui ont long-tems divisé la Suède et le Danemarck, ont fait place à un système plus doux; et les cabinets de Stockholm et de Copenhague se donnent la main sur ce même détroit du Sund qui fut long-tems le sujet de leurs querelles. La maison d'Autriche est arrivée à un degré de puissance, auquel n'étoient jamais parvenus les empereurs d'Allemagne. Depuis dix ans cette puissance fait la guerre sans être épuisée. Bonaparte ne peut pas espérer de faire reconnoître son usurpation à Vienne, à moins qu'il n'ait le projet ridicule et chimérique de fouler les débris du trône de Bohême, comme il foule aujourd'hui les débris de la monarchie française. La Prusse, qui du tems de Cromwel n'existoit encore que dans les décrets de la providence, a tout-à-coup pris un vol hardi, et s'est assise au rang des premiers états de l'Europe. Elle n'est point aujourd'hui dans une situation hostile et menaçante, par rapport à la République, mais elle ne nous fait pas moins une guerre ruineuse, en nous enlevant nos manu-

factures, en s'enrichissant de notre commerce et de nos arts, et en attirant notre or, qui est bien plus précieux aujourd'hui pour Bonaparte, que le sang de nos soldats. La Prusse d'ailleurs a pu être moment abusée comme une foule de royalistes, sur les intentions de Bonaparte; mais le cabinet de Berlin n'est pas moins intéressé que les autres cabinets de l'Europe, à ne point souffrir qu'un simple citoyen s'arme du sceptre royal, et prenne le titre de frère des dieux de la terre. L'Angleterre, échappée au joug de Cromwell, est parvenue sous ses rois, à ce degré de fortune qui la rend l'arbitre de la Méditerranée et de l'Océan. C'est en vain qu'on croit diminuer l'ascendant de cette puissance, en la comparant à Carthage; lors même que nous serions des Romains, Carthage devrait l'emporter ici sur Rome; car ce n'est pas seulement le fer, c'est l'or qui doit décider aujourd'hui du destin des nations.

Tels sont les ennemis que Bonaparte a à vaincre pour consommer son usurpation; mais que dis-je? Il ne lui suffira pas de les vaincre, il faudra les anéantir. Leurs revers mêmes ne feroient que les avertir de leur commun danger, et les engager à réunir de plus puissans efforts contre lui. Bonaparte auroit-il pu croire que Vienne, qui l'a presque vu sous ses remparts, se releveroit de sa chute, et le feroit trembler à son tour par l'appareil de ses formidables armées. Tandis

que les ressources de la France sont épuisées par une longue révolution, les ressources de l'Europe, qui n'a éprouvé que les secousses moins violentes de la guerre, sont encore immenses; jamais l'Europe n'avoit été plus calme et plus heureuse, que dans les années qui ont précédé nos troubles politiques; pendant ces jours paisibles, les états avoient pris un éclat nouveau, une vigueur inconnue, et le sage a pu croire que la providence, qui met toujours le remède à côté du mal, avoit fait briller, aux yeux des peuples, ce règne de prospérité, pour faire sentir davantage les horreurs de la révolution qui alloit éclater, et qu'elle avoit préparé, pendant le cours d'une longue paix, les forces qui devoient un jour étouffer ce monstre dévastateur.

Cromwel avoit encore un avantage de plus que Bonaparte, dans la position géographique de l'Angleterre. L'empire qu'il avoit subjugué étoit au milieu de la mer; et comme le Tartare des anciens, il sembloit être environné des sept replis du styx. Il falloit une marine formidable pour pénétrer au sein de l'Angleterre, et la marine de la plupart des états de l'Europe étoit loin de leur faciliter une si vaste entreprise. De nos jours même, nous avons vu les efforts de la révolution française se briser contre les côtes escarpées de l'Irlande; et le feu grégeois des droits de l'homme, dont nos bataillons ont semé les flammes dans les quatre parties du monde, n'a pu traverser la Manche. La

seule république de Hollande s'arma contre l'Angleterre ; mais que pouvoient les armées Bataves contre un gouvernement qui étoit défendu par les tempêtes de l'Océan ?

Les historiens ajoutent que le caractère modéré et le génie peu guerrier des deux derniers rois d'Angleterre, les difficultés extrêmes de leur administration domestique, et la parfaite sécurité dans laquelle ils avoient vécu du côté des étrangers, les avoient rendus fort négligens pour les affaires du continent, et l'Angleterre, pendant ces deux règnes, avoit été comme oubliée dans le système général. La France, au contraire, à l'époque de la révolution, étoit devenue une partie essentielle et indispensable de l'équilibre moderne européen, de cet équilibre qui faisoit rêver le bon abbé de St. Pierre et qui promettoit aux nations une félicité durable. Les intérêts du cabinet de Versailles étoient tellement liés à ceux des autres puissances, qu'on ne pouvoit plus changer l'état de la France, sans changer l'état de l'Europe ; il n'est donc point étonnant que nos agitations intérieures aient porté l'alarme jusqu'aux bords de la Neva, et que notre révolution n'ait paru aux yeux de tous les gouvernemens, que comme ces signes funestes qui font redouter au monde un bouleversement prochain dans la nature.

Si la Russie s'est montrée d'une manière si formidable contre la république, ce n'est pas seulement la crainte de devenir un jour la

proie de la révolution, mais c'est aussi pour rétablir cet heureux système, que les siècles avoient péniblement formé et auquel étoit attaché la tranquillité des états. Les rois et leurs ministres savent fort bien que tous les trônes de l'Europe se prêoient un mutuel appui, et que la chute de l'un deux doit un jour ébranler les autres, non - seulement par une suite des principes révolutionnaires, mais par le dérangement occasionné dans la marche politique. Dans les agrégations d'hommes qu'on nomme sociétés, tous les membres, par les conventions du pacte social, se jurent une protection tacite, et lorsque les conventions sont violées pour un seul, tous les autres doivent craindre la même violation pour eux-mêmes. Il en est de même dans la grande société européenne, dont les divers états sont les membres solidaires, et dont l'autorité doit être en péril, lorsque la puissance d'un de leurs voisins a succombé. Sitôt que les conditions du pacte social ont été violées parmi nous, il en est résulté une division d'opinions, un déplacement dans les intérêts, un dérangement absolu dans les combinaisons politiques qui ont fini par jeter la France dans les troubles les plus funestes, et dans une désolation générale. La violation de l'équilibre européen, si elle n'est pas réprimée, doit nécessairement causer les mêmes ravages en Europe, en déplaçant tout à-coup les grands intérêts des puissances, en faisant naître de nouvelles rivalités, et en donnant une direction vacillante et incertaine à la politique des ca-

biens : on verroit bientôt les rois aux prises avec les rois , comme nous avons vu parmi nous les citoyens aux prises avec les citoyens , et les empires ne seroient plus que de vastes factions , qui chercheroient mutuellement à se détruire. Comme il est plus difficile de rétablir l'ordre dans une société , à proportion des intérêts qu'on a froissés , des passions qu'on a fait naître et du concours des circonstances qui ont aggravé le développement du mal , la guerre qui s'allumeroit en Europe à la suite d'une révolution dont on auroit toléré les résultats , amèneroit plus de calamités et seroit plus difficile à calmer que la révolution elle-même ; l'Europe retomberoit bientôt dans cet état de barbarie et de languenr où la jeta la chute de l'empire romain ; et tandis que les sociétés particulières seroient en proie aux fureurs des *Marat* et des *Robespierre*, la grande société finiroit par être envahie par le glaive des *Gengis* et des *Tamerlan*. C'est une vérité que l'expérience doit avoir écrite en grosses lettres dans tous les cabinets des rois ; aussi Bonaparte ne doit pas douter qu'ils ne fassent tous leurs efforts pour étouffer cet incendie qui menace leurs palais et leurs royaumes.

L'essor révolutionnaire avoit pris , au sein de l'Angleterre , à-peu-près la même direction que celle que nous lui avons vu prendre au sein de la France. Mais chez les Anglais , l'explosion n'avoit jamais menacé de passer la frontière ; c'étoient des tigres qui se battoient entr'eux , mais leur fureur ne leur avoit jamais fait naître le projet de sortir de l'arène pour se jeter sur les spectateurs. Les indépendans , les presbytériens , les niveléurs avoient fait périr un monarque , mais ils n'avoient

pas une soif inextinguible du sang des rois ; on n'offroit point aux adorations du peuple les images des *Amkasirom* et des *Brutus* ; les discours de ces tems-là ne brilloient point par les imprécations contre les princes ; et jamais à la tribune du long parlement , on ne parla d'effrayer l'Europe par un bataillon de tyrannicides ; les états européens , à l'abri des atteintes de la révolution , contemploient du rivage les orages politiques qui ébranloient un trône , et ils ne prénoient au destin des *Stuarts* que ce vague intérêt d'humanité qui agit toujours moins puissamment sur les cœurs que l'intérêt personnel et le sentiment d'un commun danger. Mais la vanité , l'esprit inquiet et léger des Français , mêlés à l'esprit de prosélitisme , ont donné à notre révolution un ton de jactance et de menace qui a dû tenir les rois sur leurs gardes. Les apôtres de notre liberté ne bornoient pas leur mission à la régénération de la France , ils s'étoient revêtus , de leur pleine autorité , du droit épouvantable de régénérer la terre ; ils vouloient porter en tous lieux leur égalité ; semblables aux hydrophobes , qui éprouvent dans leurs convulsions le besoin insurmontable de communiquer à tout ce qui les entoure le mal qui les dévore. La révolution a commencé par une déclaration de guerre à l'Europe , et notre république , à peine débarrassée des langes du berceau , dévorait déjà des royaumes : tous les cabinets ont dû se liguier contre ce fléau dévastateur. Je sais qu'on parle beaucoup aujourd'hui de modération ; on va même jusqu'à blâmer assez sévèrement la conduite de ceux qui ont déclaré la guerre. L'Europe croira-t-elle à nos belles pro-

testations ? Ne sera-t-elle pas fondée à nous dire :
 « Vous nous assurez que votre gouvernement a
 » cessé de marcher dans les voies révolutionnaires,
 » et qu'un système plus modéré doit enfin rassu-
 » rer les rois sur leurs trônes ; mais vos directeurs
 » nous ont déjà tenu le même langage que vos
 » consuls. Pour nous prouver que les intentions
 » de ces derniers sont plus pures et plus sincères
 » que celles de leurs prédécesseurs, qu'ils com-
 » mencent par nous rendre les provinces qu'ils
 » ont occupées par la force, et qu'ils lèvent le
 » séquestre qu'ils ont apposé sur la Suisse et sur la
 » Hollande ; car on n'est pas reçu à vanter sa mo-
 » dération, quand on retient un bien acquis par la
 » violence, et l'on n'est guères porté à croire aux
 » intentions pacifiques de ceux qui s'enrichissent
 » des dépouilles d'une guerre injuste. » Il est à
 croire que Bonaparte fera à l'Europe la réponse
 de Figaro, et que l'Europe lui répliquera par
 une guerre d'extermination.

Nous avons parlé jusqu'à présent des circon-
 stances qui favorisèrent l'usurpation de Cromwel
 au-dehors et qui retinrent la foudre dans les mains
 des rois de l'Europe ; nous allons faire connoître
 les circonstances qui ont accru et maintenu pen-
 dant quelques années, son autorité au sein de
 l'Angleterre. Tous les historiens s'accordent à dire
 que la république anglaise, sous son empire pas-
 sager, parvint à un assez haut degré de prospérité ;
 une nation peut perdre quelquefois ses droits poli-
 tiques, sans perdre tout-à-fait ses mœurs et sa
 morale ; les nations, qui ne sont pas encore en-
 tièrement corrompues, conservent quelquefois
 dans l'anarchie et dans la servitude, une sorte de

vigueur et de dignité , qui fait tourner leurs passions et leurs vices naissans au profit de la prospérité publique ; les vertus germent encore alors à travers les débris de l'ordre social , comme ces plantes vivaces qu'on voit sortir des ruines et qui soutiennent un édifice qui s'éroule. Tel est le cas où étoit la nation anglaise sous Cromwel. Mais lorsque chez un peuple , les hommes ne s'égareront pas seulement sur les principes de la liberté , mais sur les idées élémentaires de la vertu ; lorsqu'ils mettront l'or au-dessus de l'honneur et les plaisirs au dessus de la gloire ; lorsqu'ils en sont arrivés au point de ne plus savoir où est la patrie , et que l'intérêt personnel parle plus haut que l'intérêt public ; lorsque les citoyens n'ont plus de respect pour l'autorité , et qu'ils ne se respectent et ne s'estiment pas entr'eux , il n'y a point de constitution qui ne soit en danger , et le degré d'aggrandissement auquel l'état est parvenu , quel qu'il soit , ne peut être un garant de sa prospérité politique. Tel est le cas où se trouve la république sous Bonaparte. L'un a subjugué un peuple féroce , il est vrai , mais capable encore de cette vigueur nationale qui produit les grandes choses ; l'autre a donné des fers à une nation dépravée , et qui n'est plus susceptible d'autre mouvement que celui que la nature donne aux corps qu'elle veut désorganiser , et dans lesquels elle a semé les germes actifs de la corruption. L'Angleterre , dominée par Cromwel , pourroit se représenter sous l'image d'un esclave jeune et courageux , qui a des passions dont le maître peut tirer parti. La France , sous Bonaparte , seroit peut-être assez bien représentée sous la forme d'un vieux sybarite

enchaîné , qui n'apporte à ceux qui le réduisent à l'esclavage , que la contagion de ses vices et de sa caducité.

Cromwel s'étoit revêtu du titre de Protecteur , à l'époque favorable où la révolution avoit encore toute sa force , et où les illusions de la liberté étoient encore assez récentes pour qu'un homme habile pût facilement en abuser , pour étayer une autorité nouvelle. Lorsque Bonaparte est devenu consul , deux lustres nous séparent déjà du berceau de la révolution ; le fanatisme révolutionnaire étoit en grande partie assoupi , et la France , après une ivresse de dix ans , commençoit à reprendre son sang-froid et sa raison. Le peuple a dû être moins facilement abusé sur les dehors de liberté dont s'est couverte l'usurpation. D'ailleurs , la révolution anglaise n'avoit pas seulement un but politique , mais elle se mêloit aux idées religieuses , et les puritains appuyoient moins leur doctrine sur les droits de l'homme que sur les préceptes de l'évangile , qu'ils interprétoient à leur manière. L'autorité de Cromwel reposoit sur le fanatisme religieux , qui est plus durable parmi les hommes , parce que son principe se cache dans la nuit de l'éternité , et que son objet échappe toujours sur la terre à leur entendement borné. Bonaparte ne peut avoir pour lui que le fanatisme politique ; mais c'est un sentiment dont les plus brillantes actions ne sauroient garantir la durée. L'homme est porté à admirer ce qu'il ne peut connoître , mais son cœur se refroidit bientôt pour ce qu'il connoît ; c'est sans doute pour cette raison que les anciens législateurs avoient coutume de mêler des mystères religieux à la légis-

lation civile ; ils savoient qu'il faut toujours jeter un voile sur l'origine des institutions humaines , et le génie de ces grands hommes leur avoit révelé cette vérité , que l'enthousiasme s'éteint lorsqu'il se familiarise avec son objet ; aussi Cromwel étoit moins jaloux de la gloire d'être un conquérant , que de la gloire d'être un prophète , et dans son hypocrisie , il faisoit plus d'impression sur l'esprit de ses compatriotes , en invoquant le nom des saints , que s'il eût invoqué les noms d'Alexandre et de César. La plus grande des erreurs de Bonaparte , à mon avis , est d'avoir compté , pour le maintien de son pouvoir illégitime , sur des idées qui ont perdu leur charme , sur des mots qui n'ont plus de sens pour le peuple. Je sais que la religion seroit aujourd'hui un levier moins puissant qu'au tems de Cromwel ; mais le vain étalage des maximes philosophiques et des idées libérales ne sauroit y suppléer.

Il est encore une autre considération à présenter à ceux qui liront ce parallèle. L'Angleterre avoit beaucoup moins souffert de sa révolution que la France ; elle comptoit beaucoup moins de victimes : la nation anglaise eut à regretter un grand nombre de citoyens dans les guerres civiles , mais il coula moins de sang sur l'échafaud. Le glaive qui tue en invoquant la loi , est plus affreux aux yeux de l'humanité , que celui qui n'invoque que le principe de la défense personnelle , et le sang qui coule sous la main du bourreau tout puissant , crie plus fort chez les nations que celui qui coule sur le champ de bataille , où l'on succombe du moins en se défendant. Les Anglais n'avoient point eu de mitraillades et de bateaux

à soupape ; on ne connoissoit point l'inferral système des démolitions , et les proscriptions en masse appelèrent rarement la haine publique sur la législation révolutionnaire. La république anglaise n'étoit point établie sur la ruine et le bannissement de cent mille familles , et les révolutionnaires anglais qui avoient dépouillé une partie du haut clergé , n'avoient point persécuté et réduit au désespoir cette nombreuse classe d'hommes , dont les vertus et le sacré caractère , acquièrent dans l'infortune même , un nouvel ascendant sur l'esprit du peuple. Les Anglais , en un mot , avoient aboli la monarchie , mais ils n'avoient pas brisé tous les appuis de l'autorité. La révolution française a tout bouleversé , et l'incendie a dévoré jusqu'aux colonnes de l'édifice ; celui qui veut s'élever à la suite de ce grand désordre , doit marcher environné de souvenirs odieux ; chacun des débris qui l'entourent l'accuse aux yeux du peuple , et présente sans cesse son autorité comme l'affreuse conséquence et le douloureux résultat de tous les crimes qu'on a commis et de tous les maux qu'on a soufferts.

La république anglaise , sous le Protecteur , ne présentoit point l'image d'un colosse informe et monstrueux , toujours prêt à succomber sous son propre poids. Le gouvernement de Cromwel étoit purement militaire , plus franchement despotique , et beaucoup moins compliqué ; on n'avoit point perfectionné la méthode des fusions , et l'on ne semoit point les germes d'une nouvelle anarchie , en cherchant à rétablir l'ordre. Le corps politique n'étoit point livré à cette multitude d'agens et d'administrations qui s'abandon-

nent à des directions opposées, et qui emportent aujourd'hui dans leurs tourbillons le gouvernement de Bonaparte; Cromwel n'avoit qu'une armée de 20 mille hommes, dont il pouvoit facilement réprimer la fougue séditieuse, mais il se seroit bien gardé de s'élever à l'empire, au milieu de cinq cent mille soldats, toujours prêts à se révolter, et de quatre ou cinq mille officiers-généraux dont chacun pouvoit prendre fantaisie d'être son rival ou son concurrent.

Je n'ai présenté jusqu'ici des considérations morales; il est un autre point plus important dans l'histoire des nations modernes, un point capital qui peut seul décider de la ruine ou de la prospérité des empires; ce sont les finances. Sous l'administration de Cromwel, les ressources de l'Angleterre étoient loin d'être entièrement épuisées; les peuples du dix-septième siècle, ignoroient le système funeste des dettes publiques, et le Protecteur n'avoit point à réparer les erreurs des économistes. Les agens de l'autorité étoient toujours payés exactement; les soldats de Cromwel ne se faisoient point tuer à crédit; le gouvernement n'avoit point sans cesse sous les yeux cette foule de pâles rentiers qui réclament envain des engagemens sacrés, et dont la misère rappelle sur tous les points de la république, l'idée de la fraude et de la banqueroute. La recette suffisoit à la dépense, et l'heureux Cromwel pouvoit donner autre chose que des promesses mensongères ou de stériles emplois à ses espions et à ses panégéristes.

La révolution française a eu pour premier objet de rétablir l'ordre dans les finances; mais

Comme il arrive dans les révolutions , le mal auquel on vouloit remédier n'a fait que prendre un accroissement effrayant. La république a dissipé en peu d'années les produits du commerce et de l'industrie de plusieurs siècles ; elle a dévoré la moitié de son territoire , dont la terreur a versé le prix dans ses coffres ; les dépouilles de plusieurs nations ont été englouties dans l'abîme qu'on appelle le trésor national ; le gouvernement peut à peine suffire aujourd'hui à ses premiers besoins , et le discrédit est plus grand qu'il ne fut jamais. La monarchie française a succombé par le désordre des finances ; Bonaparte pourroit-il croire qu'il conservera son autorité en dépit de ce désordre toujours croissant. Envain il roule dans sa tête les plus vastes projets ; on ne peut rien faire que par l'argent , dans un état où l'on ne peut plus rien faire par les mœurs ; c'est une vérité si bien sentie de nos jours , qu'elle n'a plus besoin d'être répétée. Quand le héros de la Manche s'embarqua pour chercher des aventures , le maître de l'hôtellerie où il fut reçu chevalier , lui demanda d'abord s'il avoit de l'argent : non , répondit le seigneur Don-Quichotte , je n'ai jamais vu qu'aucun chevalier se fut muni de ce vil métal. Vous êtes dans l'erreur , reprit l'aubergiste ; si les historiens n'en parlent pas , c'est qu'ils ont pensé qu'il alloit sans dire que les chevaliers ne marchoient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. — C'est ainsi qu'on parle aujourd'hui dans tous les cabinets de l'Europe. Je ne doute pas que Bonaparte n'ait dans son conseil des hommes qui aient le même bon sens que l'hôte du seigneur Don-Quichotte ; mais , si j'en crois

la misère publique et la défiance générale , je doute qu'ils parviennent à faire trouver de l'argent à leur chevalier.

J'ai fait voir jusqu'à présent la différence qu'il y a entre l'état de l'Europe sous Bonaparte et l'état de l'Europe sous Cromwel , entre l'esprit de notre révolution et l'esprit de la révolution anglaise , entre les ressources que l'Angleterre offroit au Protecteur , et l'épuisement dans lequel le grand consul trouve aujourd'hui la France. Je finirai par faire voir en peu de mots la différence qui se trouve entre la politique et les moyens personnels des deux hommes que j'ai comparés.

L'un avoit un tact fin et assuré ; il étoit arrivé à cet âge de maturité où l'on connoît le cœur humain , et il mettoit cette connoissance à profit. Bonaparte est encore dans un âge où l'on se connoît à peine soi-même : la France admire les dons brillans dont l'ont orné à l'envi sa destinée et la nature ; mais il est une qualité qui lui manque , et à laquelle ni la force , ni le courage , ni l'heureux hasard ne peuvent suppléer. On peut s'élever au trône de César , par une faveur signalée de la fortune ; on peut vaincre avec le courage d'Alexandre , on peut soutenir le ciel avec les épaules d'Hercule , mais pour gouverner un peuple indocile , il faut une qualité que le ciel même ne peut donner , et qu'on ne reçoit que des mains du tems ; c'est l'expérience.

L'un avoit une éloquence embarrassée et mystérieuse , c'est le langage de tous les usurpateurs qui ont besoin de plaire à tous les partis , et qui doivent ainsi dans leurs discours , laisser à chaque factions l'avantage d'une interprétation favorable. C'étoit

d'ailleurs le langage du siècle de Cromwel, et l'on peut dire qu'il servit beaucoup à préparer son usurpation ; l'autre a une diction pénible et une imagination froidement orientale ; ce genre d'éloquence ne produit point d'effet aujourd'hui sur le peuple, qui n'est plus disposé à envisager les choses sous leur côté gigantesque, et qui a la malice de songer toujours à la parodie.

Cromwel ne s'étoit jamais éloigné du théâtre de la révolution, il en connoissoit parfaitement l'esprit et les hommes ; il avoit appris à diriger l'un, et il pouvoit choisir parmi les autres ceux qui étoient les plus propres à le seconder. La victoire a long-tems retenu Bonaparte loin de la scène révolutionnaire ; il ne connoît point l'esprit de notre révolution, ni l'esprit de ceux qui l'ont dirigée ; il n'a su distinguer ni ses amis, ni ses ennemis ; il ne peut connoître ni les armes avec lesquelles on peut l'attaquer, ni celles avec lesquelles il doit se défendre. Cromwel avoit eu le secret de retenir à son char les chefs de tous les partis, et ce ne fut qu'une longue oppression qui les réunit à la fin contre lui. Bonaparte, malgré son système d'amalgamie, a commencé par mécontenter les républicains et les royalistes ; il a eu l'imprudence de ne s'adresser, pour étayer son autorité, qu'à cette classe intermédiaire d'hommes foibles et sans caractère, la partie la plus vile et la plus méprisable de la nation ; à ces hommes, qui n'ont pas le courage d'avoir une opinion, et qui auront encore moins celui de défendre un gouvernement ; à ces esclaves, accoutumés à changer de maître, qui ont étouffé de leur encens toutes les idoles de la révolution, et qui ont courbé

le front devant toutes les tyrannies ; qui se prosternent aujourd'hui devant le grand consul, et qui seront demain aux genoux de son successeur. Cromwel, aussi long-tems qu'il lui fut possible, n'appela au partage de sa puissance, que des hommes vivement attachés à ses intérêts, et des citoyens fanatiques, qui obéissoient avant de raisonner. Bonaparte n'a associé à l'empire que des philosophes qui ne savent pas aimer, que des chimistes qui décomposent, que des métaphysiciens qui analysent, que des hommes qui raisonnent avant d'obéir.

Cromwel voyoit les dangers qu'accumuloit sur sa tête une autorité usurpée ; mais l'assassinat de Charles I^{er}., dont il étoit le principal et presque l'unique moteur, l'empêchoit de jeter ses regards en arrière, et la perspective d'un changement qui lui auroit été funeste, rassuroit sur ses intentions les énergumènes qui partageoient ses craintes sur l'avenir, fortifioit chaque jour son courage, et redoubla souvent ses moyens pour conserver le pouvoir. Bonaparte n'a point dirigé le glaive qui a immolé un roi, il est maître encore de choisir le rôle qui conviendra le plus à sa gloire et à sa sécurité, et la facilité qu'il a de rétablir la monarchie, diminue le nombre de ses partisans parmi les républicains, en même-tems que son incertitude éloigne de lui le parti des royalistes. Cromwel, politique habile et rusé, avoit conçu lui-même le projet de son usurpation, et il fut maître de le diriger. Bonaparte, pour s'élever, a profité de la ruse d'un homme plus habile que lui, et je doute qu'il ait le génie de conduire long-tems un plan qui ne fut pas d'abord le sien. Cromwel

trompa les Anglais , mais il sut ne les tromper qu'une fois. Bonaparte nous a trompé au 18 brumaire ; mais ses associés dans cette journée , en nous promettant tant de choses en son nom , l'ont mis dans la nécessité de nous tromper toujours. Cromwel eut l'adresse de se maintenir pendant neuf ans sur le trône usurpé des Stuarts ; mais le tems glisse plus rapidement sur la carrière de Bonaparte ; et le grand Consul qui déchire de ses propres mains le voile qui cache son usurpation , est arrivé en quatre mois aux dernières années du Protecteur.

Le lecteur a dû voir par ce parallèle, que les difficultés que rencontre Bonaparte dans son usurpation , sont beaucoup plus insurmontables que celles qu'avoit rencontrées Cromwel ; et ce qui doit encore effrayer les partisans du grand consul , c'est que les moyens qu'il a de se maintenir , sont beaucoup au-dessous des moyens qu'avoit l'usurpateur anglais. Il est donc évident qu'il ne peut conserver long-tems son autorité ; chaque jour son trône s'ébranle , et il ne peut plus déjà suffire ni à la sécurité de l'empire ni à son propre salut. Je sais que je réveille ici les alarmes des gens qui tremblent à l'idée du moindre changement ; mais puisque ce changement est inévitable , il faut enfin avoir le courage d'envisager l'avenir , et si Bonaparte ne veut pas se sauver avec nous , il faut bien songer aux moyens de nous sauver sans lui. Transportons-nous un moment à l'époque prochaine où l'autorité consulaire aura succombé ; figurons-nous qu'un orateur monte à la tribune aux harangues , et annonce au peuple qu'on ne sait plus ce qu'est

devenu César ; tandis que le petit nombre de ses amis se retirent à l'écart , que ses créatures se réunissent à ses ennemis , et s'efforcent de désavouer ses faveurs , une foule agitée se répand dans les rues ; on se raconte les fautes de son administration , les erreurs de sa politique et les détails de sa chute ; chacun dit , je l'avois prévu. L'opinion reprend son essort ; ceux qui le louoient sans pudeur le dénigrent sans mesure ; le mot de *tyran* vole de bouche en bouche , le peuple foule en riant les débris du fantôme , et cherche à se venger par des imprécations , des alarmes qu'un moment d'apparition lui a causées ; on attend avec impatience à Paris , ce que dira l'armée du grand événement ; mais bientôt on apprendra que l'armée toujours malheureuse , et n'espérant que dans un changement , a applaudi à la chute de l'usurpateur , comme elle avoit applaudi à son élévation. Au milieu de cette agitation beaucoup plus vive que sérieuse , quelques ambitieux croient que le moment est venu de faire valoir leurs prétentions , et de mettre à leur tour la main sur l'empire ; mais le peuple et l'armée , éclairés par l'exemple de Bonaparte , refusent de leur prêter un appui. Quelques républicains de bonne-foi , toujours séduits par les illusions de l'égalité ; des agitateurs qui se plaisent au milieu des troubles , beaucoup d'hommes que tourmente l'idée d'un gouvernement juste , et qu'une fausse terreur de l'avenir retient presque malgré eux enchaînés au char de la révolution , proposeront aux Français de regarder en arrière et de revenir à la république. C'est alors que les hommes sensés et courageux de tous les partis , s'élèveront contre ces dangereux prédicateurs ,

et diront à leurs concitoyens : « Une expé-
 » rience de dix ans nous a éclairés sur le sys-
 » tème qu'on vous propose, et chacun peut enfin
 » juger par ses propres lumières la doctrine de
 » ces éternels novateurs. Dès le principe de la
 » révolution française, on nous annonça que nous
 » allions être gouvernés d'après les chefs-d'œuvres
 » de la législation humaine; on a successivement
 » consulté les énergumènes et les hommes modé-
 » rés, les fous et les sages, les jeunes gens et les
 » vieillards; tous les partis ont mis la main à
 » l'œuvre pour reconstruire l'édifice social; mais
 » le génie et la sagesse, comme l'ignorance et
 » l'audace, ont échoué dans cette grande entre-
 » prise; quatre constitutions ont été présentées
 » dans l'espace de huit années; on nous a fait
 » tour-à-tour jurer de les observer et de les en-
 » freindre; chacune d'elles a été proclamée
 » comme le chef-d'œuvre du génie et comme le
 » signal de la prospérité; elle étoit ensuite abolie
 » comme un monument d'ignorance et comme
 » la source de nos malheurs. Tant d'épreuves
 » malheureuses ont anéanti notre courage, tant
 » d'éloges révoqués ont déchiré le voile, tant de
 » promesses démenties ont changé l'enthousiasme
 » en indifférence, tant de sermens de haine et d'a-
 » mour nous ont ôté la faculté d'aimer et de haïr.
 » On nous propose l'égalité; mais l'égalité même
 » s'oppose parmi nous à l'établissement d'un gou-
 » vernement; nous sommes trop vains pour con-
 » sentir à être gouvernés par nos égaux: on nous
 » vante la souveraineté du peuple; mais cette
 » souveraineté ne fut qu'une expression magi-
 » que qui égara le peuple et favorisa les oppres-
 » seurs. On parle de la liberté; mais tous les

» efforts que nous avons fait pour l'acquérir n'ont
 » servi qu'à préparer la voie de l'usurpation. Ou
 » parle de représentation nationale ; mais où sont
 » les hommes désintéressés , où sont ces génies
 » réparateurs , que le peuple puisse enfin avouer
 » pour ses représentans ? On veut nous ramener
 » à la démocratie ; mais la vertu est le principe
 » nécessaire du gouvernement démocratique , et
 » nous sommes un peuple corrompu. On ose en-
 » core nous promettre le bonheur dans la répu-
 » blique ; mais quelle est la famille , quelle est la
 » secte politique où le génie de la république n'ait
 » porté tour-à-tour la consternation , la misère et
 » le deuil. La république n'est plus pour nous
 » que cette vaste plaine qu'Ezéchiél vit couverte
 » d'ossements entassés ; c'est-là que la mort a pro-
 » mené le triste niveau de l'égalité sur toutes les
 » factions , et confondu les urnes des républicains
 » avec celles des royalistes. C'est - là que nous
 » avons laissé toutes les illusions populaires et tous
 » les systèmes de prospérité qu'avoit fait naître la
 » révolution. Les ennemis de notre repos veulent
 » de nouveau nous entraîner sur cet arène fu-
 » nèbre ; vous qui tenez encore à la vie , qui avez
 » conservé une chaumière , un asyle au milieu de
 » l'infortune générale ; vous , à qui il reste un
 » père , un fils ou un ami , n'écoutez pas leur doc-
 » trine homicide ; vous qui avez besoin d'être con-
 » solé dans vos malheurs ; vous qui , dans cet âge
 » de corruption , cherchez un appui à la foiblesse
 » humaine ; vous qui faites des vœux pour l'humani-
 » té ; vous tous , qui desirez le retour de la paix
 » et de la modération , n'écoutez pas ces tribuns
 » égarés , qui vous parlent encore de la démocra-
 » tie , et pour leur propre salut comme pour le

» vôtre , comme pour celui de la patrie , enchaî-
 » nez leur audace et réprimez leur fougue in-
 » sensée. »

C'est ainsi que parleront les hommes vertueux ; le souvenir récent de nos malheurs rendre le peuple attentif à leurs discours ; mais quels seront les anges consolateurs qui nous conduiront dans la voie de la raison et de la félicité ! Quel sera le gouvernement que la providence destine à réparer tant de maux , à secher tant de larmes ! Quel sera enfin l'asyle où la nation ira se reposer de tant de troubles et d'agitations !.....

DES SUITES DE L'USURPATION DE CROMWEL.

Cromwel n'étoit plus , et les funérailles du protecteur furent aussi celles du gouvernement qu'il avoit établi ; envain Richard voulut rassembler les débris dispersés de son autorité ; les circonstances qui l'avoient créée étoient trop éloignées , les illusions et les intérêts qui l'avoient quelque-
 tems maintenue ne pouvoient plus lui servir d'appui , et l'acquiescement passager que l'Angleterre donna au successeur de Cromwel , ne devoit durer que jusqu'à ce que chaque parti eût concerté ses mesures , et pût agir efficacement pour ses propres intérêts. Bientôt le foible Richard fut obligé d'abdiquer un pouvoir qui devenoit de jour en jour plus chancelant dans ses mains , et dans l'impuissance de se faire craindre ou de se faire

aimer, il prit le sage parti de se faire oublier dans la retraite.

Ce fut alors que la nation anglaise se trouva tout-à-coup transportée à cet avenir si redouté des âmes foibles et pusillanimes, à cette époque, que tous les esprits modérés regardoient avec effroi, comme le nouveau signal des troubles politiques, et le retour des fureurs qui avoient si long-tems agité l'Angleterre. Les royalistes, qui étoient cependant la majorité des Anglais, craignoient de retomber sous le joug féroce des indépendans, et tous les partis redoutoient l'influence d'une armée séditieuse, accoutumée à décider du sort de la nation. Les fougueux indépendans et les chefs militaires essayèrent en effet de faire valoir leurs prétentions et de ressaisir une autorité qui leur avoit échappé sous Cromwel. Mais le parti des républicains étoit divisé; les uns marchaient sous la bannière des presbytériens; les autres suivoient les maximes turbulentes des puritains. On voyoit d'un côté les républicains dévoués à *Vane*; de l'autre, les républicains attachés à l'impérieux *Hazelrig*; un grand nombre avoient été favorisés par Cromwel, et ils étoient en horreur à tous les autres. Les chefs de l'armée n'étoient pas plus unis. La fortune du protecteur avoit exalté toutes les ambitions; ne s'occupant plus de faire triompher la cause commune, chacun des officiers cherchoit à se faire un parti parmi les soldats, et ne songeoit plus qu'aux moyens de s'emparer à son tour d'un pouvoir pour lequel il ne falloit plus d'autre titre que l'audace. Une partie de l'armée s'étoit attachée à la fortune de *Lambert*; une autre étoit dévouée au fanatique *Fleedrood*; les troupes d'Écosse avoient juré de suivre les destinées du

général *Monck*. Au milieu des alarmes des Anglais sur leurs destinées futures, au milieu des divisions de l'armée et du parti républicain, le *rump*, parlement qui avoit été cassé par Cromwel, profita de la crainte qu'inspiroit encore son nom, pour se rendre de nouveau maître du pouvoir ; mais les militaires, à qui il étoit en grande partie redevable de sa nouvelle autorité, ne restèrent pas long-tems sans en troubler l'exercice. Le parlement, jaloux et défiant, chercha à mettre des bornes à la puissance de la faction militaire, et le parti militaire prenoit tous les moyens pour anéantir le crédit du parlement. Ainsi, le pouvoir passa plusieurs fois successivement, de la chambre des communes, dans l'assemblée tumultueuse des camps, et les oracles de la législation se rendoient tour-à-tour à *Westminster* et dans le quartier-général de *Lambert* et de *Fleedwood*. Le peuple anglais prenoit trop peu d'intérêt au triomphe du parlement ou de l'armée, pour risquer son repos en défendant l'une ou l'autre. Les querelles qui s'étoient élevées pour l'empire entre les députés et les militaires, n'agitèrent point le gros de la nation, et ces deux puissances, qui sembloient devoir jeter l'Angleterre dans de nouveaux désordres, lui donnèrent par leurs dissensions, les moyens qu'elle mit à profit, pour reprendre son ancien gouvernement, et pour asseoir sa propriété sur les bases plus durables de la modération et de la justice.

Le long parlement, décimé et chassé tant de fois, n'avoit plus d'ensemble dans ses décisions et plus de crédit pour les faire prévaloir parmi le peuple ; il étoit en butte à la haine de ceux qu'il avoit persécutés et à celle des partis dont il n'a-

voit pas su défendre les intérêts ; plus ses menaces étoient terribles , plus elles étoient ridicules ; car il étoit dans l'impuissance de rien entreprendre contre ses ennemis , et le mépris public , autant que la lassitude du peuple , avoit entièrement paralysé les foudres révolutionnaires dans ses mains. Les chefs militaires , presque tous rivaux les uns des autres , mettoient de leur côté peu d'ordre et de suite dans les combinaisons de leur politique ; des officiers , habitués à vivre dans le tumulte des camps , peu accoutumés à réfléchir sur la forme des gouvernemens , peu exercés dans l'intrigue des factions qu'ils avoient servi tour-à-tour , pleins de cette ardeur qui donne la victoire , mais manquant de cette sagesse qui en conserve les résultats , ne pouvoient exercer qu'une tyrannie impétueuse et irrégulière , et la fougue même de leur despotisme , devoit rassurer les peuples sur sa durée.

Les hommes éclairés jugèrent dès-lors qu'ils ne pouvoit plus sortir de forme sage de gouvernement du choc de ces factions rivales et du conflit de tant d'intérêts opposés : la majorité de la nation jugea que la république , ensanglantée par les indépendans , avilie par Cromwel , agitée par les rivalités de l'ambition , n'offroit plus aux Anglais de gage pour leur liberté. Les hommes qui aiment la paix , ne la cherchèrent plus dans le régime républicain , d'où elle sembloit pour toujours bannie ; les ambitieux dédaignèrent un théâtre où l'on ne pouvoit briller qu'un jour , et ils portèrent leurs vœux vers un gouvernement qui leur promettoit des succès plus durables et plus certains ; tous les hommes vertueux , tous ceux à qui la nature avoit donné une ame élevée et des talens propres à illustrer leur patrie , détournèrent avec

horreur leurs regards de ce vain fantôme de législation, où la bassesse et l'intrigue étoient seules favorisées, et où la vertu n'étoit plus comptée pour rien. Dès-lors il se fit une révolution subite dans les esprits, qui entraîna même les hommes qui s'étoient le plus distingué dans le parti républicain ; le général *Monk* qui avoit combattu pour la cause de la république, se jeta dans le parti des royalistes, pour lequel, au rapport de plusieurs historiens, il avoit été jusques-là indécis. *Sandwich* qui devoit son avancement à Cromwel, et qui commandoit une escadre anglaise dans la Baltique, se déclara en faveur de Charles II. *Grumble*, historien anglais, assure que Lambert, même, qui désespéroit d'arriver au Protectorat, ne lut pas éloigné de se jeter dans la cause du roi ; mais la jalousie qu'il avoit conçue pour Monck, le retint au parti des indépendans, et il aima mieux succomber avec le parlement, que de s'associer au triomphe d'un rival. Il n'est pas jusqu'au second fils de Cromwel, qui ne montra des dispositions favorables aux royalistes, et qui devint par-là suspect au parlement, qui se bâta de le rappeler de son gouvernement d'Irlande. La ville de Londres, qui avoit été le théâtre de toutes les révolutions, qui avoit applaudi à toutes les tyrannies populaires, manifesta hautement son penchant pour la cause royale, et elle refusa de payer les taxes imposées par le parlement. Les presbytériens se réunirent aux partisans de la royauté, dont ils avoient été les ennemis les plus acharnés, et la haine de la nouvelle tyrannie rendit enfin leurs intérêts communs. Les puritains envoyèrent des commissaires à Charles II, qui

étoit alors à Breda ; enfin , une impulsion générale , et qu'aucune force humaine ne pouvoit plus arrêter , entraînoit toutes les opinions vers la monarchie. « On eût dit (ce sont les expressions » d'un auteur contemporain), que chacun travail- » loit à l'envi à rétablir ce pays dans sa prospérité , » les affaires se conduisoient avec joie et allé- » gresse , et personne ne se mettant en peine que » d'être un instrument , pour avancer le dessein » qui étoit sur pied. Chose merveilleuse ! ajoute- » t-il , de voir que des partis mêmes , qui avoient » trempé dans le sang l'un de l'autre , s'embras- » soient alors , et unissoient si bien leurs conseils » et leurs mains pour le rétablissement des Stuart. »

Cette expression si manifeste et si unanime du vœu de la nation , jeta le désespoir parmi les membres du long parlement et parmi quelques républicains fanatiques ; ils firent tous leurs efforts pour arrêter l'enthousiasme populaire qui s'éloignoit de leur parti , et pour répandre dans les esprits la crainte qui les agitoit , à la place de l'espérance et de la sécurité dont le charme réunissoit enfin tous les sentimens et tous les intérêts. Ces turbulens orateurs disoient au peuple qu'il alloit être exposé à toutes les vengeances des royalistes ; que la mort du roi , que le supplice de tant de victimes , que tous les excès de la révolution ne seroient jamais pardonnés à ceux qui les avoient ordonnés ou qui les avoient soufferts. Ils disoient aux soldats que toutes les victoires qui leur avoient donné tant de droits à la reconnoissance du parlement , seroient regardées infailliblement comme des attentats , et ne manqueroient pas d'exposer l'armée au ressentiment du parti

royal, qui feroit casser les officiers et réduiroit les soldats à la misère. Ils réveilloient les alarmes des possesseurs de terres publiques, et ils cherchoient à leur persuader que la monarchie devoit les dépouiller des richesses que la révolution leur avoit données. Ils s'adressoient tantôt à la crainte, tantôt à l'intérêt, tantôt à l'amour-propre des Anglais; ils s'étendoient sur la honte qu'il y avoit, disoit-il, à rappeler les rois après les avoir proscrits, et ils ne représentoient la rentrée des Stuarts que sous les couleurs les plus sinistres et les plus odieuses. Ils allèrent même jusqu'à publier une fausse déclaration du roi, sous la date de Bruxelles, dans laquelle on faisoit dire à ce prince qu'il ne desiroit rentrer dans son royaume que pour se venger de tous ceux qui avoient contribué à la révolution. Ces insinuations perfides produisirent d'abord leur effet; mais il fut bientôt détruit par les déclarations des royalistes, qui désavouèrent formellement ces principes, protestant qu'ils ne mettroient jamais aucune différence entre ceux qui se joindroient pour lors avec eux, et ceux qui avoient soutenu leur parti dès le commencement; qu'ils condamneroient à un éternel oubli les factions et les hostilités passées; enfin, que tous les intérêts seroient ménagés, et qu'on banniroit jusqu'aux dénominations injurieuses des partis. Le peuple crut d'autant plus facilement les royalistes, que dans le cours de la révolution, ils étoient les seuls qui ne l'eussent jamais trompé. Dès-lors le parti républicain perdit tout espoir de ramener les Anglais au système de la république, et tous les regards, toutes les espérances allèrent se reposer

sur le général *Monck*, qu'on appelloit l'*homme extraordinaire*, le *libérateur de la patrie*.

Les bandes éparses des républicains, accablées par l'ascendant de l'opinion générale, n'eurent pas le courage de se défendre; la frayeur qu'elles avoient tant de fois causée à la nation, les poursuivoient dans leur retraite, et le fougueux *Lambert*, qui avoit rempli l'Angleterre de ses menaces, rendit les armes à genoux. Au milieu de cette agitation, le long parlement, plus occupé de son propre salut que de la liberté publique, offroit aux généraux un empire qu'il ne pouvoit plus conserver pour lui-même; mais comme je crois l'avoir dit, la situation des affaires ne laissoit plus concevoir de projet d'élévation, dans une république qui n'étoit déjà plus. Tels furent les résultats des divisions qui s'étoient élevées dans le parti républicain; des rivalités inévitables, qui neutralisèrent la puissance civile et la puissance militaire, et de la profonde aversion que prit alors le peuple anglais pour les systèmes des novateurs; dans la situation où étoit l'Angleterre, il étoit plus aisé de rétablir la monarchie que de rétablir la république; heureux les hommes qui pour assurer le bonheur du peuple, n'avoient plus à combattre ses erreurs! Heureuse l'époque où la gloire se trouvoit placée à côté de la sécurité, où le génie du mal étoit seul environné de périls, où la résolution la plus humaine, la plus juste, étoit aussi la plus facile et la plus glorieuse!

Le général *Monck*, à qui son heureuse fortune avoit confié la direction de cette dernière révolution, étoit moins embarrassé du choix des moyens qui lui étoient de toutes parts offerts, que

du succès de son entreprise ; et quand le parti de Lambert eut une fois succombé , s'il eût à redouter quelque confusion dans l'état , ce fut celle qui provenoit du zèle presque désordonné des citoyens de tous les partis , pour le rétablissement de la monarchie. Il convoqua à Londres , un conseil composé des principaux militaires , d'un grand nombre de parlementaires et de magistrats de la capitale ; il leur traça le tableau des longs malheurs qu'avoit éprouvés l'Angleterre ; toujours fidèle à la loi que je me suis faite de laisser parler l'histoire , je mettrai sous les yeux des lecteurs , ce monument historique , dans lequel ils trouveront plus d'un trait de ressemblance avec le tableau de nos malheurs et la situation où se trouye aujourd'ui notre république.

« MM. l'honneur et la conscience m'empêchent toujours de faire , par un motif d'ambition particulière , la moindre chose qui puisse faire tort au bien de la patrie ; vous savez , MM. que dans toutes les guerres civiles de ces royaumes , les plus atroces violences et les plus grandes injustices ont toujours été favorisées par une fureur populaire et insensée. Ce qu'il y a de plus déplorable , est que ceux qui les ont commises se sont servi des sacrés et vénérables noms de parlement et de défenseurs de la liberté publique , pour donner quelque couleur à leurs actions pernicieuses. Ce sont là les prétextes spécieux qui nous ont surpris , et nous avons fait précisément comme les idolâtres , qui , après la mort de leurs héros , adoroient leurs statues et leurs images.

C'est de cette espèce de simplicité populaire , qu'est sortie cette oligarchie qui a détruit nos rois et élevé des tyrans , en nous faisant souffrir une infinité de misères effectives , sous les fausses promesses d'une félicité imaginaire. Nous nous sommes amusés dans le commencement de nos disgraces , à regarder le feu et les cendres de l'embrasement que ces séditieux ont allumé avec une allégresse

semblable à celle des enfans, lorsqu'ils contemplent l'apparition d'une comète ; mais une funeste expérience nous a appris bientôt après, pour notre grand malheur, que le voile du zèle public cacheoit la plus détestable ambition qui ait offensé les lois divines et humaines. Un astre malin est sorti de la cendre que toutes ces flammes avoient laissé après elle ; et ce sont ces influences qui ont corrompu les matières les moins impures. Mais la miséricorde de Dieu a bien voulu éteindre cet astre fatal, et nous pouvons en tirer cette conséquence, que la colère de Dieu n'est plus si enflammée contre nous ; ce qui est d'autant plus vrai, qu'on l'a vu dissoudre sans bruit, et sans que la nature en ait été dans la souffrance. Cela nous doit faire espérer que nous jouirons d'un beau tems après une si grande tempête et que les parties sur lesquelles cette comète avoit répandu ses influences envenimées, reprendront leur cours naturel.

Il seroit à souhaiter, MM., que tous ces météores fussent entièrement dissous ; mais je vois, tout au contraire, que bien loin de se dissiper, ils s'élèvent plus malignement en divers endroits, comme pour rendre le mal plus incurable.

Ce qui me console, est que leur première impétuosité en a mis dehors tout le venin et qu'il n'en reste plus qu'un certain feu caché et quelque étincelle éclairée qui ne vit que dans le cahos, et qui sera bientôt confondue si nous voulons la confondre.

Toutes ces grandes convulsions dans lesquelles on a vu languir notre état, n'ont-elles pas été des signes de l'infirmité maligne qui le menace ? On les a vu régner pendant plusieurs années, pour nous faire appercevoir de la nécessité où nous sommes de procurer le rétablissement de nos véritables maîtres, dont le retour fera cesser tous ces mouvemens irréguliers, et de nous arrêter pas plus long-tems à ces fantômes, qui semblent des mondes et ne sont rien, et qui ne vivent parmi les précipices que pour y précipiter les simples.

Oui, MM. ils nous promettoient la liberté, tandis qu'ils nous lioient de leurs chaînes ; ils nous faisoient espérer l'immunité et toute sorte de franchise, et ils redoublaient

pendant les charges ; ils nous donnoient l'espérance de voir bientôt dissiper les calamités présentes , et ils y en ajoutoient de nouvelles pires que les autres ; ils vouloient combler le peuple de richesses , et ils en ont tiré toute la substance. On croyoit le commerce établi par-tout , et cependant nous voyons que tout le monde refuse d'en avoir avec nous. Nous avons été forcés à tenir sur pied une puissante armée , qui a vidé nos bourses et ruiné tout le trafic. Pourquoi cela ? Pour soutenir un tyran et pour maintenir un usurpateur.

Il ne faut présentement une moindre garde ni une moindre dépense , pour en défendre cinq cents , qui sont l'opprobre du genre humain , l'aversion de tout le monde et l'horreur de quiconque a de l'honneur et de la conscience. Ma chère patrie , je ne saurois te regarder sans larmes ! Ma chère patrie , je voudrois m'arracher les entrailles pour te secourir ! Ma chère patrie , tu as été la gloire des nations et tu es devenue la honte de l'univers.

Ma chère patrie , sur laquelle la colère de Dieu veut venger son image déchirée ; il veut que tu lui rendes compte du sang de son oint , ou plutôt du tien , en te livrant en proie aux parricides qui l'ont versé. Ma chère patrie , que puis-je promettre de toi , après la continuation d'une si longue désobéissance , après l'infraction de tant de lois divines et humaines , après tant d'assassinats , tant de sacrilèges et tant de parjures ? Quel sera donc le fruit de tes embrâsemens , de tes blasphêmes , de tes extorsions et de l'athéisme scélérat qui s'est répandu presque par-tout dans cette sédition générale ? Ma chère patrie , quel profit te reviendra - t - il enfin de cet orgueil qui nous aveugle , et de cette vanité qui nous gonfle ? La présomption que nous avons de nos propres forces nous rend si téméraires , que nous osons attaquer nos amis , nos voisins , sans aucune raison. Nous n'avons recueilli jusqu'à présent de cette indépendance honteuse et scandaleuse que la haine générale , non-seulement des chrétiens , mais des barbares mêmes ; ils nous considèrent tous comme un peuple sans roi , sans foi , sans loi , sans honneur , sans crédit , sans guerre , sans paix , sans république , sans royaume , et pour dire tout , en un mot , sans Dieu et sans

religion ; comme une nation , dis-je , qui ne connoît ni le vieux , ni le nouveau testament , et qui cherche sa gloire dans l'obéissance honteuse qu'elle rend , à des maîtres qui n'ont aucun droit sur elle , ni pour une élection légitime , ni par une succession naturelle. En un mot , tout le monde regarde les Anglais comme des voiles de navires qui tournent à toutes sortes de vent , et l'on dit que nous nous mettons aux gages de nos alliés pour les servir et pour nous faire du tort à nous-mêmes.

Qui pourra jamais croire que cette fameuse postérité des Edouard , des Henri et des Guillaume se trouve aujourd'hui abaissée au rang , et même soumise sous les étendards d'un brasseur de bière , d'un tondeur de drap et d'un vil savetier ? Ma chère patrie , lorsque je pense à une si grande dépravation , je me sens porté à te rendre un cœur qui ne sauroit se soumettre à des bassesses de cette nature , ni souffrir de si grandes indignités , ou bien à te prier d'ôter ce cœur à ceux qui l'ont encore , ou de le redonner à ceux qui l'ont misérablement perdu.

Pourquoi pensez-vous , MM. que ce même parlement , qui mettoit toute sa gloire à faire couper des têtes , a voulu épargner nos vies ? C'est pour satisfaire à cette cruelle maxime d'état , qui l'a porté à nous conserver pour nous rendre esclaves. Cependant , cette troupe de loups affamés , cette caverne de tigres cruels n'est pas plutôt détruite qu'elle se rétablit : on la voit revivre après sa mort ; on prétend lui remettre entre les mains cet état , déjà miné jusqu'aux fondemens , et qui se trouve sur le point de s'ensévelir sous ses propres ruines , si le bras du Tout-Puissant ne le relève , par le rétablissement de son ange tutélaire. Si nous jugeons de l'avenir par le passé , quel bien pouvons-nous attendre de la modération de Vane , de la sincérité de Hazerig , de la probité , de la douceur et de la clémence de leur cabale ? Ce n'est que dans le désert qu'elle se croit en assurance , et ils ne pensent pas pouvoir être jamais les maîtres , si ce n'est que lorsqu'ils n'auront plus que des gens de leur humeur , qui leur obéissent. Jugez-en vous-même ; n'ont-ils pas déjà dévoré toutes les richesses des gens de biens , par l'espérance qu'ils ont de s'en rendre maître , et ne pensent-

ils pas à couronner toutes sortes de vices, dans un royaume d'où ils ont classé toutes sortes de vertus ?

» Je sais qu'ils cherchent à nous surprendre ; mais leurs impostures sont si grossières, et leurs artifices si notoires, qu'il n'est nullement difficile d'en découvrir la tromperie. Ils veulent persuader à ceux qui ne les connoissent point, qu'ils ont limité leur pouvoir à peu de tems ; mais à quoi bon, je vous prie, l'avoir envahi pour si peu de tems contre la liberté des lois, contre les privilèges et contre les lois fondamentales de l'état ? Mais, sans parler ici d'une pareille usurpation qui a duré huit années, ni de la conduite qu'elle a tenue, n'avons-nous pas l'histoire romaine pour nous désabuser de semblables impostures ? La dictature devint perpétuelle, le décemvirat et la puissance des tribuns durèrent long-tems malgré le peuple et malgré les lois qui ne les avoient établis que pour peu de tems. Cela nous montre clairement ce que nous devons attendre d'un pouvoir plus irrégulier et plus violent.

Je ne parle point du ressentiment de toutes les têtes couronnées de l'Europe, et peut-être même des Turcs et des Moscovites. Elles nous ont déjà condamnés en qualité de juges, telles sont peut-être en état de se rendre nos parties. Je veux espérer que le dieu des armées sera avec nous ; mais à quoi nous serviront tous les succès avantageux, si nos lauriers se trouvent mêlés avec des cypres, et si nos victoires font croître le nombre de nos ennemis, si elles nous enfantent des tyrans, si les grâces du ciel procèdent d'une main irritée ? Et que pouvons-nous avoir de pire, si nous avons pour fléaux ceux que nous regardons comme nos idoles ?

Faut-il donc s'armer encore une fois aux dépens de l'honneur et de la conscience, pour mettre sur le trône quelque doge, quelque restaurateur d'une liberté chimérique, ou d'une république imaginaire, qui, pour éviter les malheurs du dernier usurpateur, redoublera ses gardes et nous remplira de taxes et d'impôts ? Appellera-t-on liberté cette révolte générale des passions contre la raison et des vices contre la vertu ? Donnera-t-on le même nom à cette entreprise audacieuse des inférieurs contre leurs supérieurs, à cette rébellion formelle contre les lois de la nature et de la fidélité, à cette licence de faire le mal,

à ce bannissement de la vertu , à ces protestations répétées d'une honteuse infidélité contre le prince , à cette infraction authentique des commandemens de Dieu , à ce grand mépris de la sainte écriture , à cette profanation de nos temples , à cette dispense inouïe des sermens les plus inviolables ?

Quoi donc ! faudra-t-il que nous canonisions comme un bien public une coutume impie qui s'est changée en loi , et qui autorise le parjure en toutes sortes d'affaires , une abolition presque entière des lois divines et humaines , une folle clémence en la confiance de Dieu et un désespoir insensé de celle de notre prince ? Ce dernier est le plus gracieux , le plus benin et le plus affable qui soit au monde , et son cœur a donné à nos disgrâces et à nos malheurs des larmes que sa générosité a toujours refusé à sa mauvaise fortune.

Quel autre roi auroit jamais fait ce qu'a fait celui-ci ? Il nous pardonne généreusement , chrétiennement et de tout son cœur. Il prie Dieu de suspendre les foudres de sa colère , afin que la fureur étant passée , la raison vienne prendre sa place ; il n'a jamais voulu prendre la voie de la violence et de la force ; il n'a attendu son rétablissement que de notre propre expérience et de la main de Dieu ; que pourroit-on dire de plus d'un prince clément et d'un peuple rebelle ? Il se prive plus facilement de nous commander , que nous ne pouvons nous passer de notre désobéissance. Il nous recherche comme ses enfans , et nous ne voulons pas le reconnoître comme notre père. Imaginons-nous que tous les rois de la terre sont à notre égard autant de Charles Stuart , et que ce prince a plus de peine à modérer leur colère que la sienne propre ; que ce Dieu , dont il est l'image et l'imitateur , a pardonné la mort de son fils ; que tous les autres hommes ont profité de la désobéissance de ses juges ; que Dieu tolère le péché , suivant les principes de la plus pure théologie , et que les hommes sont toujours dignes de punition lorsqu'ils le torèrent eux-mêmes ; que les actions sont personnelles et qu'il ne s'est trouvé que le seul Adam dont le péché fût épidémique.

J'avoue bien que ce prince peut avoir quelque ressentiment , et que les plus justes lois de l'équité le peuvent

porter à venger un parricide contre quelques particuliers, *publico clamore convictos* ; mais il faut considérer que tous les rois ont la résolution de venger un fratricide contre toute l'Angleterre, si nous ne tâchons d'éviter cette disgrâce, par le seul moyen que nous avons encore, qui est celui d'une prompte obéissance d'autant plus honorable qu'elle est plus juste et plus utile.

Nos révolutions ne sont pas semblables à celles des autres ; elles ne peuvent finir que lorsque le monde finira ou que nous finirons nous mêmes ; car quand bien même il arriveroit, par un grand malheur, que tous les princes mâles viendroient à manquer dans la famille royale, ce qu'à Dieu ne plaise ! la maison d'Orange et celle du prince palatin fourniront un assez grand nombre de rois, dont le nom trouvera des protecteurs et des partisans, sans parler d'une autre princesse, qui est recherchée par le plus grand prince du monde, et en état d'entrer dans son alliance. Il n'y a donc point d'autre remède à ce mal que de faire de deux choses l'une, ou se préparer à une guerre qui surpasse nos forces, qui ne finira jamais, ou de se résoudre au plutôt au rétablissement du roi.

L'orage grossissoit chaque jour contre le *Rump* auquel s'étoient réunis les débris d'un parti désespéré ; mais ce parlement, sans argent, sans considération, menacé par ces baionnettes même dont il avoit fait son appui, ne présentoit plus aux Anglais que l'ombre peu redoutée de la tyrannie qui avoit pesé si long-tems sur la nation. Il fut obligé de se dissoudre, et il eut le désespoir de se voir poursuivi dans sa retraite par les malédictions de cette même populace qui avoit applaudi à ses premières fureurs. La haine qu'il laissa dans tous cœurs, ne fit qu'augmenter la nouvelle énergie des Anglais, et ce fut quand cette autorité monstrueuse eut cessé d'être, qu'on connut tous les maux qu'elle avoit causés, semblable à ces fléaux

dont on n'appërçoit bien tous les ravages , que lorsqu'ils ont cessé d'effrayer l'humanité.

Un parlement plus conforme aux vœux du du^r peuple , fut convoqué à la place du *Rump* , et fut installé au milieu des plus vives démonstrations de l'allégresse. Les déclarations de Charles II vinrent encore ajouter à cette satisfaction qu'inspiroit la perspective du rétablissement de l'ordre public. On étoit impatient de revoir un monarque qui invitoit ses sujets à oublier leurs erreurs comme il les oublioit lui-même , et qui intercédait la clémence du parlement , pour ceux qui avoient renversé la monarchie. Enfin , le roi fut solennellement proclamé à Londres et dans les trois royaumes. La rapidité de tous ces événemens , dit David Hume , fut merveilleuse et manifesta le zèle et l'unanimité de la nation ; on vit tant d'impatience dans la noblesse , dans les communes et dans le peuple de la capitale , tant d'émulation à témoigner leur respect et leur joie par les plus vives expressions , que suivant la remarque d'un historien , on auroit pu demander avec étonnement ce qu'étoient devenus ceux qui s'étoient emportés à tant de violences. En rentrant dans son royaume , le roi fut étonné de trouver si affectueux , si soumis et si paisible , un peuple qu'il avoit cru si indocile , si féroce et si turbulent ; et le peuple s'étonna à son tour de voir tant de bonté et de modération dans un roi , que les enthousiastes lui avoient représenté comme un prince vindicatif et cruel.

Charles vint ainsi se replacer sur le trône de ses pères ; Monck , chéri du peuple qu'il avoit délivré de la tyrannie , toujours honoré par le mo-

narque qu'il avoit rétabli dans ses droits , prit dès-lors son rang parmi les grands hommes que la postérité révère. Le peuple reprit le cours de ses arts et de ses travaux , et la nation anglaise retrouva sa place parmi les états de l'Europe. La discorde cessa d'exercer ses fureurs , et personne ne songea plus à se venger. Dans le cours des révolutions on peut quelquefois invoquer la vengeance , parce que dans ces tems malheureux , on n'a souvent d'autre justice que celle qu'on se fait à soi-même ; mais toutes les passions haineuses doivent s'éteindre sous un gouvernement qui est juste envers tous. Un petit nombre d'Anglais avoit fait la révolution , mais le plus grand nombre l'avoient tolérée , et peu de personnes avoient pu se préserver de cet opprobre épidémique qui avoit si long-tems couvert la nation ; on oublia d'autant plus aisément le passé , que chacun pouvoit y voir des monumens de sa honte ou de sa foiblesse. Beaucoup de ceux que la naissance appelloit à défendre le roi , s'étoient avilis sous le protectorat ; ils n'auroient pas osé reprocher aux républicains un égarement qu'ils avoient en quelque sorte partagé ; quant à ceux qui ne s'étoient point laissés abattre par l'infortune , et qui avoient conservé une ame élevée au milieu de l'avilissement général , un parti vaincu n'avoit rien à craindre d'eux. Quelques-uns des juges du dernier roi étoient morts et quelques autres parurent dignes de pardon. De quatre-vingt qu'ils étoient , il y en eut seulement dix des plus coupables et des plus fanatiques qui furent envoyés au supplice. Charles II tint toutes les promesses qu'il avoit faites à l'égard des acquéreurs des terres

publiques et des promoteurs de la révolution. C'est alors qu'on put voir que les espérances qu'on donne dans une monarchie, sont moins trompeuses que celles qu'on prodigue sous les républiques. Le monarque, qui conserve toujours les rênes du gouvernement, est plus intéressé à maintenir ses engagements, que les chefs d'une faction, qui ne font que paroître sur la scène politique, à qui il suffit de tromper le peuple autant de tems qu'il leur en faut pour saisir leur proie, et qui rentrent ensuite dans la foule, où ils échappent à la responsabilité de leur autorité précaire. Si le règne de Stuart fut beaucoup plus modéré que celui de ses fougueux prédécesseurs, c'est qu'il y a en effet plus de modération dans les principes de la monarchie que dans ceux de la démocratie. Une autorité légitime peut se conserver par les moyens pacifiques de la justice ; mais un pouvoir acquis par la force ou par la brigue, ne peut se maintenir que par la violence ; aussi, vit-on toujours les hommes paisibles se déclarer pour la monarchie, non pas sans doute qu'ils eussent une idée approfondie de l'excellence de ce gouvernement, mais parce qu'il avoit une sorte de sympathie avec leur caractère ; on ne doit point s'étonner, d'après cela, que les royalistes, quoiqu'en plus grand nombre, eussent montré dans la révolution moins d'impétuosité que les républicains, et n'eussent presque jamais offert à leurs adversaires que des victimes résignées. La monarchie, sous les auspices de la justice et de la modération, r'ouvrit bientôt tous les canaux de l'industrie ; le monarque avoit besoin de réparer et de conserver pour régner, tandis que la triste faculté de détruire avoit

été le partage de la démocratie. La royauté fut moins dispendieuse aux Anglais que la république, parce que l'une pouvoit faire beaucoup de choses avec l'opinion, et que l'autre ne pouvoit rien faire qu'avec de l'or; parce que l'une n'enrichit que quelques hommes, et que l'autre étoit considérée comme une dépouille que tout le monde devoit se partager. La monarchie n'arrêta pas la corruption des mœurs, mais elle suppléa à la morale publique par l'honneur, qui, chez les peuples corrompus, fait souvent les mêmes prodiges que la vertu, et ce fut à sa voix, qu'on vit sortir du sein même des ruines, cet esprit public, qui l'aida à réparer les malheurs de la révolution, et qui éleva l'Angleterre au plus haut degré de prospérité.

Au moment où j'envoie cet ouvrage à la presse, on crie dans les rues la dix mille et unième conspiration. Cent mille livres étoient, dit-on, destinés à payer des écrivains; il seroit difficile de réfuter un homme raisonnable, il est plus simple de lui répondre par des comptes trouvés chez une femme. Quoiqu'il en soit, l'époque où paroîtra cet ouvrage, doit le garantir de tout soupçon de vénalité. Au reste, les écrivains courageux et amis de leur pays doivent s'élever au-dessus de toutes ces allégations, dont une expérience de dix ans a démontré la futilité. Lorsque quelqu'un a

publié un livre, que les partis l'achètent et cherchent à le répandre, ce n'est plus l'affaire de l'auteur. S'il se trompe, on peut le réfuter; s'il dit vrai, on doit l'entendre. Si l'or avoit des attrait pour lui, il lui seroit plus avantageux et sur-tout plus sûr, de faire acheter son silence, et je suis persuadé qu'il ne manqueroit pas d'acheteurs.